

Lire LE GRAND JEU 1^{er} Episode
complet

N° 1 — 21-28 Janvier 1921

Prix : Un Franc

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS



Mlle Agnès SOURET

Cliché DAL FILM

LA PLUS BELLE DISTRACTION
LE CINÉMA CHEZ SOI

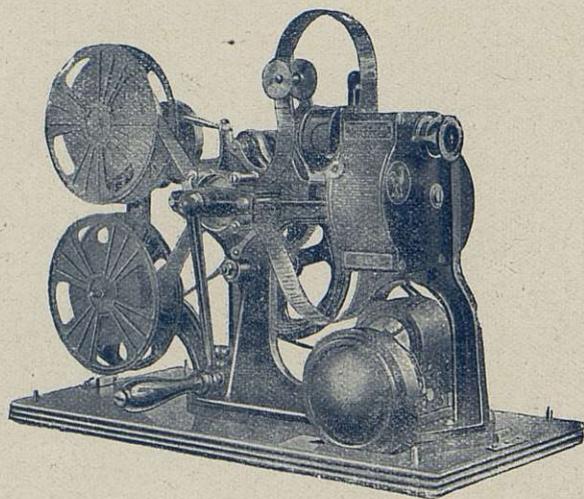
SANS DANGER :: SANS INSTALLATION

:: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::

AVEC LE CINÉMATOGAPHE DE SALON

PATHÉ - KOK

.. . Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs .. .



LE CINÉMATOGAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"
 est une véritable merveille de Précision et de Simplicité

.. . Facilement transportable à la main .. .

.. . Produisant lui-même son électricité .. .

LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE
 DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES

CHOIX CONSTAMMENT RENOUVELÉ DE
PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS

dramas, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.
 Programmes spécialement composés pour les séances en famille

Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"

67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - (Salles de Démonstration et de Projection)

Cinémagazine

HEBDOMADAIRE, ILLUSTRÉ

JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE, Editeurs, 3, Rue Rossini, PARIS (9^e) - Tel. : Gutenberg 32-32

ABONNEMENTS		L'abonnement à "CINÉMAGAZINE" est gratuit. (Voir conditions dans ce numéro).	ABONNEMENTS	
France	Un an 40 fr.	(La publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	Étranger	Un an 50 fr.
	Six mois 22 fr.			Six mois 28 fr.

VOUS VOICI!

CINÉMAGAZINE ne cherche à supplanter aucun de ses confrères; il vient seulement occuper une place libre.

CINÉMAGAZINE s'adresse, tout d'abord, au public qui paye et emplit les salles.

CINÉMAGAZINE veut lui permettre de sortir du silence où il se trouvait enfermé et lui donner la parole, parce qu'il a le droit de dire, lui aussi, son petit mot sur « la sauce à laquelle on entend l'accommoder. »

Entre le loueur et l'exploitant, le metteur en scène et les interprètes, les auteurs et les éditeurs, CINÉMAGAZINE n'a donc la prétention que de représenter le Public.

CINÉMAGAZINE est son intermédiaire, son écho fidèle. Il prend de lui seul son mot d'ordre. Il le défend aussi, chaque fois que cela est nécessaire, tout en défendant les intérêts généraux de la Cinématographie.

Les colonnes de CINÉMAGAZINE sont ouvertes à l'expression de tous les desiderata collectifs. Il les soumettra aux intéressés, non toutefois sans inviter ceux-ci à répondre aux critiques et à formuler leurs observations.

CINÉMAGAZINE fait appel à toutes les collaborations, à toutes les compétences, à toutes les bonnes volontés; il accueille toutes les suggestions, se réservant le seul rôle de les coordonner et de les utiliser de son mieux pour l'œuvre qu'il a entreprise.

Dans ce constant souci, ses efforts tendront vers un perfectionnement incessant qui servira la grande cause de l'Art.

Tel est le programme de

Cinémagazine

Lire dans nos prochains numéros, les articles de MM. A. ANTOINE, Arthur BERNÈDE, J. L. CROZE, Guillaume DANVERS, Pierre DESCLAUX, Lucien DOUBLON, Charles FOLEY, Louis FOREST, Hugues LE ROUX, Maurice DE MARSAN, A. MARTEL, Léon MOUSSINAC, Marcel NADAUD, ORCINO, Marcel PRÉVOST, de l'Académie française, Daniel RICHE, Jean RICHEPIN, de l'Académie française, J.-H. ROSNY aîné, de l'Académie Goncourt, Guy DE TÉRAMOND, E. VUILLERMOZ, etc...

NOUVEAU CIRQUE

251 - Rue Saint-Honoré - 251

Téléphone : CENTRAL 41-84

Téléphone : CENTRAL 74-74

MÉTRO : Tuileries - Concorde - Madeleine - Opéra

Tous les Soirs, à 8 heures 1/2

Matinées : JEUDIS, SAMEDIS, DIMANCHES et FÊTES, à 2 h. 1/2

Le meilleur Spectacle
Les plus belles Attractions

Actuellement

- « **LES LIONS** » -

Présentés par le dompteur Croton

Prochainement

- **LES TIGRES** -

Pour la première fois à Paris

.. .. Unique au Monde

LOCATION SANS AUGMENTATION DE PRIX
de 10 heures à 19 heures

LA CINÉGRAPHIE FRANÇAISE

Par André ANTOINE

J'AI saisi avec beaucoup de plaisir cette occasion, que l'on voulut bien m'offrir, de parler quelquefois de l'Art muet aux lecteurs de CINÉMAGAZINE. Le cinéma, au milieu de crises diverses, n'a cessé de prendre une importance grandissante dans les habitudes du public : de nouvelles et somptueuses salles s'ouvrent journellement ; les publications spéciales, comme celle-ci, se multiplient. Et cependant, par un phénomène, en apparence inexplicable, la production se ralentit, nos maisons d'édition suspendent presque complètement leur activité tandis que les recettes de l'exploitation ne cessent de croître. Le fabricant d'une marchandise crie misère alors que ceux qui la vendent font fortune. Les Directeurs de grandes marques transforment leurs maisons en agences de location ou de représentation des firmes étrangères.

Les causes d'une telle anomalie sont multiples ; on en bavarde beaucoup, il serait plus utile de les dégager et d'essayer de découvrir le remède, s'il en existe.

D'abord, l'Industrie Cinématographique, si habilement, si commercialement exploitée par nombre d'hommes avisés, n'intéresse pas encore, vraiment, ceux qui seraient assez clairvoyants et assez hardis pour la réorganiser de fond en comble ; elle s'est, pour ainsi dire, créée toute seule, et développée au jour le jour, sans prudence et sans logique. Le succès facile, ininterrompu jusqu'à la guerre a consacré la théorie du moindre effort ; il a semblé que le cinéma resterait toujours un terrain d'une fertilité assurée, qu'il serait bien inutile de travailler avec méthode pour un meilleur rendement. On s'est endormi dans une sécurité trompeuse, et, lorsque, au lendemain de la guerre, il devint évident que nous étions distancés, on n'a pas vu clair davantage. Les Dirigeants, toujours disposés à s'en prendre à d'autres qu'à eux-mêmes, ont d'abord incriminé les metteurs en scène, les artistes, les auteurs, sans démêler que, pourtant, malgré la pauvreté des moyens d'exécution, ceux-ci ne cessaient de progresser.

Peut-on, aujourd'hui, vraiment prétendre encore que c'est en raison de l'insuffisance de notre production que celle-ci ne pénètre pas en Amérique ?... Nous sou-

tenons, je crois, la comparaison, avec ce que nos concurrents nous montrent à Paris ; nos scénarios sont meilleurs, et, cependant, nous restons à quelques rares exceptions près, toujours exclus des marchés étrangers. La vérité est que le problème est surtout économique et c'est sur ce terrain qu'il faudrait lutter. Aussi, n'est-ce pas mettre la charrue avant les bœufs que de produire des films avant de s'organiser pour leur vente ; mais, alors que les autres industries, par leurs agents, leurs commis-voyageurs, vont chercher la clientèle, le cinéma l'attend confiant en une publicité restreinte, anodine, coûteuse et sans portée. On s'adresse aux exploitants sans chercher le contact direct avec le vrai public. Ne faudrait-il point aller surtout vers le spectateur, faire effort pour l'éduquer ? Il n'a que trop de tendance à accepter ce que l'on lui donne, ce qu'on a choisi pour lui sans le consulter, et il avale tout, indifféremment ; le rendement n'est pas très sensiblement inférieur entre une bande moyenne et un film de premier ordre. Et aussi, nous n'avons pas assez de salles, on les accumule dans le voisinage les unes des autres, au lieu de s'étendre et de les disséminer selon les capacités d'absorption de la clientèle.

L'un des traits d'union les plus nécessaires avec la foule est la Publicité ; déjà, dans quelques grands quotidiens, on a créé une rubrique cinématographique ; c'est un premier pas, mais, par le régime administratif des journaux, ces comptes-rendus restent tout bonnement de la publicité payée sans action réelle sur le public qui ne s'y trompe guère. La réclame ne crée pas la valeur réelle d'une marchandise, elle n'est qu'un rappel et une indication. Il faudrait créer une véritable Critique de l'Ecran, indépendante, comme elle subsiste encore pour le Théâtre, en dépit des transformations de la Presse ; si on a pu, avec raison, dire qu'une bonne presse ne faisait jamais marcher une mauvaise pièce, constatons que souvent encore une Critique favorable décuple le succès d'un ouvrage de valeur, et qu'une exécution spontanée et unanime, tue dans l'œuf une pauvreté ou une ânerie.

Cet organisme manque donc au Cinéma. Présentement, on vise surtout l'exploitant

qui, circonvenu, impose à une clientèle qu'il connaît souvent fort mal, des films auxquels le public se résigne, car, avant tout, il va au cinéma parce qu'il en a pris l'habitude. Mais la masse, qu'il faudrait conquérir, pour accroître des débouchés indispensables, n'est pas encore touchée. De son côté, l'exploitant n'a pas tardé à abuser du succès ; les places deviennent trop chères, les programmes mal composés ; le spectateur commence à se lasser ; voici que, pour le retenir, on s'aide du café-concert et du music-hall, imprudence grave ; c'est reprendre les errements dont le Théâtre a tant souffert ; pour économiser quelques mètres de projections les entr'actes deviennent mortellement longs.

Pour revenir à la Publicité, il faudrait l'organiser avec un peu plus de mesure, de goût et de finesse, sa brutalité ingénue produit souvent le contraire du résultat espéré. Voyez ce qui vient de se passer à propos du LYS BRISÉ, de Griffith : cette bande présentée devant une réunion de spécialistes, était, avec raison, allée aux nues, puis le lendemain, la réclame se déchaînait avec une ampleur inaccoutumée, les mots les plus excessifs, employés maintenant, du reste, à propos du moindre film, furent prodigués, et le public, surchauffé, s'est trouvé simplement devant un très beau film, mais qui ne différait point tellement de ce qu'on lui avait déjà montré ; il n'a pu s'empêcher d'éprouver quelques désillusions, on lui en avait trop dit. Certes, le succès a été vif, et fort mérité, mais FORFAITURE, donnée sans tambour ni trompette, en huit jours enthousiasma vraiment tout Paris ; la surprise et l'admiration furent unanimes.

Nous aurons bien d'autres questions à étudier ici ; tout reste à faire ou à refaire ; ainsi, à propos de la pénurie du capital qui se fait sentir dans nos affaires cinématographiques, nous nous en étonnons sans réfléchir à tout ce qui s'est gâché, aux sommes énormes engouffrées depuis quelques années, sans discernement et sans méthode. Au lieu de coordonner les concours financiers, on les a éparpillés ; actuellement, même, on achève quatre ou cinq grandes bandes qui auront absorbé sept à huit millions, dont l'amortissement reste hasardeux, et, pourtant, essayez de former un capital solide, une société ou-

tillée convenablement pour un effort sérieux et continu, vous verrez si vous trouverez dix millions !...

Voyez l'affaire Himmel, que je n'entends discuter en aucune façon, dont le dénouement, du reste tout proche, nous édifiera bientôt. A l'annonce d'une initiative un peu large, d'un effort véritable pour remédier à une indigence de moyens que tout le monde déplorait, le premier mouvement fût de s'ameuter contre l'audacieux. Et, pourtant, ce projet ne tendait qu'à nous ouvrir enfin l'Eldorado du fameux marché américain ; il pouvait constituer un centre de production impossible à créer en Europe. Cela était si logique, si séduisant, que tous ceux qui vivent en dehors des intérêts, des rivalités multiples du monde cinématographique, en avaient entrevu les immenses conséquences ; cette collaboration féconde du génie français et de la puissance financière de l'Amérique avait tout de suite intéressé une élite qui n'hésita point à faire confiance à Himmel. Dans le monde du cinéma on n'a songé qu'à la concurrence possible, aux intérêts particuliers, et on a tout employé pour faire manquer la chose, symptôme saisissant de notre état d'esprit qui éclaire encore les causes de nos mésaventures et de nos difficultés.

Voici que nous apprenons brusquement que nos rivaux, longtemps si redoutables, maîtres du marché mondial d'où ils nous chassèrent, entrent à leur tour en pleine crise ; des milliers de chômeurs encombrant les centres cinématographiques de l'Amérique. Il est probable que la dangereuse griserie du succès, la surproduction, la concurrence effrénée et la routine ont également fait leur œuvre là-bas. On y constate les premiers symptômes de la maladie qui a failli nous emporter, on parle de restreindre la production. Ne pensez-vous pas que si la Cinématographique Française avait, dès la fin de la guerre, été réorganisée par des gens pratiques, à cette heure nous nous trouverions outillés pour reprendre notre ancienne place ? Mais, au lieu de s'employer à rattraper le temps perdu, on a usé le temps en discussions et en querelles, et ce moment unique pour profiter du désarroi de nos concurrents restera perdu pour nous.

ANTOINE

Dans le prochain numéro, nous publierons un article de M. EMILE VULLERMOZ, l'éminent critique du " Temps ".

UNE méthode chère à M. Bruneau, professeur à l'Ecole des Arts décoratifs, consiste à demander aux élèves d'utiliser les croquis faits pendant la projection d'un film, pour composer un dessin original. L'on se rend compte que M. de Quatrejages n'a pas été embarrassé pour imaginer une scène d'un humour assez piquant.



le cinéma à l'école des arts décoratifs

M. BRUNEAU, professeur de dessin à cette école, nous expose la méthode qu'il a inventée et qu'il a mise en application depuis plus d'un an.

Les initiés savent de quelle façon défectueuse, on enseigne le dessin dans nos écoles officielles et toujours selon de vieilles méthodes, en utilisant le modèle inanimé ou le modèle vivant. Pour certains, le progrès ne semble pas exister. La routine commande d'agir d'une façon. Pour rien au monde on ne chercherait à innover.

Heureusement, tous ceux qui ont pour délicate mission de former nos artistes de demain, n'ont pas cette mentalité. Si l'Ecole des Beaux-Arts, pour citer un exemple typique, se confine dans des procédés — classiques certes, mais un peu périmés — il est d'autres écoles où l'on se fait scrupule d'être de son temps et de marcher avec le progrès.

De ce nombre est l'Ecole des Arts Décoratifs. Signalons l'effort très méritoire d'un professeur de cette école M. Bruneau qui, depuis plus d'un an, se sert du cinéma pour perfectionner ses élèves dans l'art de dessiner et surtout de « croquer ». Il a obtenu des résultats tels, qu'après une année d'expérience, il songe à donner une extension plus grande à l'enseignement qu'il a créé de toutes pièces.

M. Bruneau, grâce à son initiative, aura fait faire de grands progrès au « cinéma scolaire » et le Conseil municipal est en train d'examiner la possibilité d'adopter ses méthodes et d'en généraliser l'emploi.

Pendant la guerre, l'Ecole des Arts Décoratifs



DE BEAUX CROQUIS DE VAGUES. — Il est étonnant de constater la maîtrise de ces croquis dus au pinceau de plusieurs élèves. Ils ont été effectués pendant que l'on projetait un film représentant des vues marines. L'aspect d'une mer agitée est certainement l'un des plus difficiles à saisir. L'on voit par ces dessins, que les élèves des Arts Décoratifs sont parvenus à triompher aisément de la difficulté.

fut complètement désorganisée, la plupart de ses professeurs ayant été mobilisés.

Lorsque les cours repriront, il fallut envisager un système d'enseignement plus conforme aux nécessités de l'heure présente. Ce qui apparut aux yeux des professeurs tout d'abord, c'est qu'on ne pouvait demander aux élèves de perdre dix années de leur vie à s'instruire. Il s'agissait de doubler, de quadrupler les étapes.

M. Bruneau estima que le cinéma permettrait de gagner un temps précieux et y adjoignit la collaboration de l'art muet. Cette tentative qui fut au début, jugée sévèrement par beaucoup eut pour premier résultat d'enthousiasmer les élèves. M. Bruneau ne s'arrêta pas aux critiques et persévéra dans son effort. On peut affirmer aujourd'hui que son exemple sera suivi.

Nous avons demandé au savant professeur de l'Ecole des Arts Décoratifs, de nous parler de la méthode qu'il a instaurée. Il voulut bien abandonner pour nous quelques instants ses travaux et nous fournir les explications suivantes.

— Depuis longtemps, nous dit-il, j'avais songé à renoncer pour l'instruction du dessin, à l'emploi du modèle inanimé (plâtres, statues) ou du modèle vivant. Le modèle inanimé n'oblige pas l'élève à rechercher les profondes raisons d'un geste, du travail des muscles, et l'incite à copier souvent sans avoir la curiosité de se rendre compte. Le modèle vivant pourrait être plus utile, mais la plupart du temps, il ne garde pas la pose. Quelquefois même, celle

qu'il prend n'est pas exacte. L'élève en la copiant, fausse son coup d'œil. Il est d'ailleurs difficile d'exiger d'un modèle qu'il conserve l'immobilité absolue, ou bien l'attitude, quelquefois fatigante, qu'on lui a dit de prendre.

« Grâce au cinéma, au contraire, je donne à mes élèves des modèles parfaits de vérité. Les croquis que ces modèles inspirent, sont toujours d'un grand profit à celui qui les dessine.

« La véritable méthode pour apprendre à dessiner, est celle qui consiste à sortir des ateliers, à aller dans la rue, le bloc à la main. Un

terrassier qui manœuvre sa pelle, un peintre qui monte le long de son échelle, un maréchal-ferrant qui frappe sur son enclume, un paveur, un balayeur, un colleur d'affiches : voilà des modèles !

« Pour les saisir en quelques indications au crayon, il faut que le croquisse néglige des détails secondaires et arrive à exécuter la synthèse, en ne reproduisant que les lignes essentielles qui déterminent l'harmonie du geste.

« Malheureusement, cette besogne qu'un artiste consommé trouve relativement facile effraye les débutants. Ils ont peur de dessiner en plein air. Ils craignent la curiosité du public.

Ils sont comme paralysés. Il leur faut un certain entraînement qui est long.

« Le cinéma permet de triompher de cette timidité spéciale. Je fais projeter en effet des films quelconques. La salle est à demi-éclairée. Les élèves, sur mes indications, prennent des croquis. Pour les habituer, je varie la vitesse. Un film projeté en trois minutes est reprojeté en deux minutes ou en une minute. Les élèves s'exercent et je les amène ainsi, peu à peu, à « croquer » le plus rapidement possible.

« Le ralentisseur nous rend de grands services. Il m'arrive même d'arrêter le mouvement pour mieux faire saisir un geste. Le cinéma se prête à merveille à ce genre d'enseignement.

« Un film est souvent passé à l'allure normale, sans que les élèves aient le droit de prendre des croquis. Je leur demande alors d'y réfléchir et de dessiner ensuite d'après le film qu'ils n'ont plus sous les yeux. Leur coup d'œil s'exerce de la sorte, au point que cet exercice étant répété fréquemment, ils parviennent par gradations à acquérir une parfaite sûreté de main et une excellente faculté d'observation».

M. Bruneau nous montre alors toute une série de croquis remarquables, exécutés



DES GESTES DE RELIEURS (1)



(1). DES GESTES DE RELIEUR. — Comme on peut le voir par ces croquis, les élèves saisissent pour ainsi dire au vol, les gestes des professionnels qui opèrent sous leurs yeux dans un film. L'on avait projeté devant les élèves une bande représentant les travaux du relieur. Elle inspira à M. Debadier cette série qui est vraiment surprenante de mouvement.

par ses élèves. Nous en reproduisons ci-contre quelques-uns, afin que nos lecteurs puissent constater que le procédé est digne de tous les éloges.

— Lorsque les élèves sont entraînés à ces exercices, poursuit M. Bruneau, ils n'éprouvent aucune répugnance à « croquer » dans la rue, au music-hall, aux courses. Je suis parvenu ainsi en très peu de temps, à former de vrais dessinateurs. J'estime que, grâce au cinéma, on gagne plusieurs années. Depuis que j'ai adopté cette méthode, j'ai été très étonné moi-même des progrès réalisés par mes élèves.

« L'avenir nous réserve encore mieux. Nous aurons des films spéciaux, tournés sur nos indications. Ces films nous permettront de faire notamment de l'histoire de l'art, tout en enseignant le dessin. Je compte apprendre de cette façon aux élèves l'histoire du costume, en leur montrant comment on obtient les heureuses dispositions des étoffes, sur des modèles vivants, qui reproduiront les gestes si harmonieux des vases grecs. Dans ces films seront présentées des statues célèbres des musées français ou étrangers, placées dans le meilleur éclairage et que l'on montrera sous toutes leurs faces, en arrêtant le film si c'est nécessaire, afin de faire apprécier la beauté d'un geste ».

M. Bruneau ne s'estime pas encore complètement satisfait.



Il achève la construction d'un appareil de projection fort ingénieusement combiné, qui permettra d'obtenir toutes les vitesses, ainsi que l'arrêt immédiat. Cet appareil offrira également sur ceux qui existent actuellement, cet avantage qu'il sera à la fois projecteur de cinéma et projecteur de vues photographiques ordinaires, grâce à un dispositif très simple.

L'initiative du distingué professeur des Arts Décoratifs, est d'autant plus digne d'être encouragée, que les crédits alloués à l'École pour l'enseignement par le cinéma sont plutôt maigres et ridiculeusement insuffisants.

Espérons que M. Bruneau recevra tous les appuis qu'il mérite et que dans un avenir prochain, l'École des Beaux-Arts sera à son tour conquise par le cinéma, comme l'a été celle des Arts Décoratifs.

PIERRE DESCLAUX



ARTISANS JAPONAIS. — Le même film sur des artisans japonais, inspira à deux élèves des Arts Décoratifs des croquis qui diffèrent de facture, mais qui montrent à quel point le cinéma permet de s'initier au mouvement. En comparant les œuvres des deux élèves, on pourra s'assurer qu'ils possèdent au même titre la faculté de synthétiser. C'est le cinéma seul qui la leur a donnée.

Nous commencerons prochainement

NOTRE

PREMIER GRAND CONCOURS

ouvert à tous les fervents

— du Cinéma —

NOMBREUX PRIX EN ESPÈCES

NOS ENQUÊTES

De quoi demain sera-t-il fait ?

Nous avons demandé aux metteurs en scène et aux scénaristes les plus notoires, de nous confier leurs projets pour 1921.

Parmi les réponses qui nous sont parvenues jusqu'à présent, il en est de curieuses et d'originales. Dans l'ensemble, elles indiquent surtout que les bons artisans du film français ont adopté la seule tactique qui conduit inévitablement au triomphe, la tactique du travail.

M. Bureau-Guérout expose son programme avec une ironie joyeuse que lui envierait Gabriel de Lautrec, prince des humoristes :

« Je prépare un film américain de 400.000 mètres avec 365 épisodes. Des cavaliers y pourchasseront une riche héritière farcie de dollars et de chèques. On y verra des détectives arrêtant d'honnêtes gens dénoncés par des coquins et les accomodant de coups de poings.

« Sur ces 365 épisodes, 364 se passeront dans des obscurités fulgurantes avec des vitesses d'astres en déroute, de façon à ce que les spectateurs ébahis se disent : « qu'il est donc beau ce film américain ! » Et ils se pâmeront d'aise devant les bateaux qui sautent, les autos qui écrasent les pauvres gens, les chevaux qui bondissent d'une montagne sur une autre.

« Au 365^e épisode, mon héroïne sera sauvée ; elle gardera ses milliards, les coquins seront punis et mon film américain, signalé aux Beaux-Arts, me conduira tout droit à la Légion d'honneur !

« J'ai la conviction que le triomphe du film français est certain et que notre marché Cinématographique va s'améliorer sérieusement. Les nouvelles firmes me le font espérer. »

M. Henry Houry, nous annonce qu'il va tourner un film en Tunisie, avec la belle Agnès Souret comme principale interprète ; après quoi il partira pour l'Espagne avec Mlle Gabrielle Dorziat pour en tourner un second. Olé ! Olé !

M. A. Caillard espère réaliser, en 1921, des projets sensiblement différents de ceux qu'il exécuta pour la Visio-Film. Plus de films enfantins ; des œuvres dramatiques importantes, pour la réalisation desquelles il vient de traiter avec nue des principales firmes anglaises.

« Rien désormais, nous écrit-il, ne s'opposera à mes intentions ».

Quant à M. G. de Buysieux il compte, lui, sur la chance. Et il se la souhaite, « en ce début d'année ; les souhaits que l'on se fait à soi-même étant toujours les plus sincères ».

M. de Buysieux exagère, et la preuve, c'est que nous formons pour lui, aussi sincèrement, les mêmes souhaits qu'il forme.

* * *

Des projets de M. Jacques Grétilat, nous re-tenons surtout qu'il compte réaliser bientôt cinématiquement un « Jaurès » dont le scénario est de M. Paul Boncour.

Nous avons hâte de voir cette œuvre sur l'écran.

* * *

Au moment où M. Le Somptier répondait à notre enquête, le Ministère Leygues était encore debout.

« Il est très difficile, écrivait l'auteur de *La Montée vers l'Acropole*, à un cinégraphiste de faire des projets pour 1921, car il ne sait pas si M. Steeg ne le fera bientôt jeter dans les cahots de la nouvelle Bastille... »

Même si M. Steeg continue à régner à l'Intérieur, M. Le Somptier pourrait espérer : il n'est point de Bastille qui ne se puisse démolir.

* * *

L'excellent artiste qu'est M. Armand Bour ne nous cache pas qu'il a un « Embarquement pour Cythère » que tout le monde admire, mais... qui nécessite une dépense de trois ou quatre cent mille francs.

« Tous ceux, dit-il, qui connaissent le scénario, s'accordent cependant à affirmer que ce film marquera une date dans la cinématographie française et qu'il y a un million à gagner avec ça... »

Tout est possible !...

* * *

Et voici, pour terminer cette première série, des extraits de la longue lettre de M. André Legrand :

« La Compagnie des films André Legrand compte deux branches régulières : La branche René Hervil ; la branche Séverin-Mars — Jean

VEPETTES

DU THÉÂTRE AU CINÉMA

Mlle Agnès Souret faisait à son ordinaire du footing. Je ne dirai pas sur quel trajet elle pratique son sport favori : un incognito est si vite dévoilé, cet incognito que voudrait toujours conserver, à la ville, la plus belle femme de France.

J'abordai néanmoins la promise, tout à fait délicieuse sous son espèce de bonnet à la russe :

— Voulez-vous une nouvelle ? me dit-elle. Je donne ma démission, j'en ai assez !

— Quoi, la reine abdiquer ? m'écriai-je. Je devais avoir l'air d'un véritable confident de tragédie, tout à sa réplique, si bien que mon interlocutrice éclata de rire...

— Il ne s'agit pas, reprit-elle, de rompre un engagement, mais de fuir les cent mille et un ennuis que la vedette procure : sollicitations variées, de ton et de caractère. Je ne suffis plus à ces appels ; mon temps et mes appointements passeraient à répondre... Donc, je vous le répète, je donne ma démission.

— Nous serons un certain nombre à ne pas l'accepter ; au théâtre, comme au cinéma, vous avez pour vous consoler, assez de sujets pleins d'admiration pour vous faire oublier ceux...

— De mécontentement !

Mlle Agnès Souret a de l'esprit, je le savais ; elle n'en a point que dans les mots, mais elle en met dans le ton avec lequel elle les dit.

Je lui demande, tout en marchant :

— Auriez-vous fait du théâtre ?

— Oui, à l'âge de trois ans, au Kursaal de Genève. Dans le *Petit Faust*, au moment du défilé des soldats dont Valentin prend la tête (celle du défilé), et qui comprend des figurants de grande et de petite taille, j'ai fait le dernier de la compagnie, le bout d'homme, je traînais mon cheval. M'en a-t-il donné du coton ou plutôt de la ficelle, cet animal-là ? Un soir, il s'est pris les pieds dans une costière, je l'ai tiré,

tiré.. Alors voyant qu'il ne suivait pas, j'ai planté là mon coursier et je suis rentré dans la coulisse. On a ri de ma sortie, en somme très opérétique...

Elle continue :

— Vous ne m'avez pas vue dans *Madame Butterfly*, à Marseille ? La même avait sept ans, M. Saugey était le Napoléon du Grand Théâtre...

— Vous chantiez, j'en suis fort aise, eh bien...

— Non, je marchais près de Sou-Sou-Ki, la soubrette. Parlons cinéma, maintenant.

— Je vous ai suivie pour cela, Mademoiselle. Ma promenade-interview est charmante, mais incomplète. Allez-vous tourner bientôt ?

— Les propositions ne me manquent point depuis *Le Lys du Mont Saint-Michel*. Il pleut des scénarios (si vous voulez, je dirai scénarii, à l'italienne) dans mon courrier quotidien. Un auteur m'a envoyé un gros manuscrit qui s'appelle *La plus belle femme du monde* dont le rôle m'est dévolu, oui, Monsieur, non point au début du film, mais après un long concours... de circonstances les plus abracadabrantes qui soient.

— Quand me déciderai-je ? Qui me décidera ? Je crains qu'il ne

soit. Quand me déciderai-je ? Qui me décidera ? Je crains qu'il ne passe sur l'écran de nombreux ciné-romans avant mon prochain film et pourtant c'est à l'art muet que je dois le peu que je suis, je l'aime, non par reconnaissance uniquement, mais par goût aussi.

— Faites-vous du sport ?

— Du cheval. Vous savez que j'ai commencé jeune. Pourtant, j'ai remis depuis quelque temps ma robe d'amazone. Trop de cavaliers me proposaient de galoper botte à botte. Vous n'imaginez pas le nombre de gens en France qui partent du pied et qui vous offrent la main gauche. Je veux bien faire encore du cinéma mais...

— Vous ne voulez pas mal tourner.

— Et pourtant on m'a montré la coupure



Mlle AGNÈS SOURET

(Cliché Dal Film)

d'un journal de province disant que la censure avait dû interdire mon dernier film, car je m'y montrais presque nue... Et voilà comment on m'habille ! Oui mais... ma couturière habille mieux. Me voici devant sa porte, au revoir !
Je me repentirais de donner aux lecteurs de

Cinéma le nom de la dame d'atours de la reine. Pas de réclame !

Cy finist mon essay — converti en but — d'interview-promenade avec la toute charmante Agnès Sourret.

J.-L. CROZE

GALERIE DES AUTEURS ET METTEURS EN SCÈNE

MARCEL L'HERBIER

M. Marcel L'Herbier a débuté au cinématographe en 1917. Ce fut bien par hasard... Ayant rencontré du côté de Sils-Maria un torrent qui lui avait paru suggestif, il lui proposa le rôle principal d'une action dramatique imaginée pour l'écran. L'affaire fut conclue. Des difficultés ayant surgi à la dernière heure, il dut faire doubler sa vedette par un torrent de l'Esterel. Cette doublure s'en tira d'ailleurs fort bien. L'essentiel fut sauvegardé, la distribution conservant les noms des autres protagonistes : Signoret qui fut éclatant, Henri Roussel qui se montra émouvant, Jacque-Catalain dont les débuts promirent tant de chaleur et tant d'éclat... Et Le Tout s'appela *Le Torrent*.

Un peu après, M. Marcel L'Herbier donna *Bouclette*, que MM. Mercanton et Hervil mirent en scène d'après un scénario intitulé *L'Ange de Minuit*. Nul ne le conteste ; leur réalisation fut luxueuse, directe, commerciale, instructive... Peut-être, pourtant, l'on songe à regretter qu'elle ait mieux rendu les côtés sentimentaux et mélodramatiques du scénario que sa signification poétique profonde ; *Bouclette* aurait pu être le drame de la Bonté punie, même par un Pierrot nostalgique (Signoret) et par une poupée

de féerie... un jouet précis, nouveau, déconcertant, électrique : Gaby Deslys !

Ce ne fut pas tout à fait cela : ce fut un succès mondial... La charmante romance de la fleuriste et du bohème prodigue.

Rose-France marque les débuts du poète comme *visualisateur*. Cette cantilène, on le sait, fut fort mal accueillie. On y vit tout en noir : or, elle était « en noir et blanc ». Et l'on alla même jusqu'à reprocher à son auteur une certaine néologie qui, depuis, convenons-en... En tout cas, ce film ne fut pas perdu pour tout le monde ; et grâce à lui, M. René-Jeanne reçut gratuitement de Laurent Tailhade moribond, une suprême leçon de style.

Depuis, M. L'Herbier produisit pour Gaumont, des films inégaux : *Le Carnaval des vérités*, *L'Homme du Large*, *Villa Destin*, inégaux, voulons-nous dire inégaux comme métrage !... Or, le pre-

mier ayant 2.200 mètres, le deuxième 1.700 mètres et le dernier 1.200 mètres, on peut en induire qu'en continuant dans ce sens, l'auteur dépassera bientôt en brièveté les sketches les plus concentrés et de toute façon disparaîtra sous peu, étouffé par les 600.000 mètres qu'a tournés Griffith, noyé dans les 120.000.000 de mètres projetés chaque soir, dans l'univers !



Marcel L'Herbier

Comment on écrit un Roman-Cinéma

par GUY DE TÉRAMOND

DEPUIS le jour où Pierre Decourcelle, dotant la littérature française d'un genre nouveau, lançait avec l'aide de Pathé, toujours à l'affût d'une idée neuve, *les Mystères de New-York*, le roman-cinéma a connu un succès qui n'a fait que croître.

Evidemment, nul mieux que le magistral auteur d'œuvres sensationnelles qui l'avaient rendu célèbre auprès du public, n'était qualifié pour cette tentative hardie : mais si, grâce à son nom prestigieux, la réussite de cet essai était certaine, pouvait-on préjuger que, dans la suite, cette formule répondit, si complètement, au goût de la foule ?

Le roman-cinéma entra, toutes voiles dehors, dans ses mœurs et, du premier coup, avec ceux qui succédaient au premier, *le Masque aux Dents blanches*, *le Cercle Rouge*, *Ravengar*, *le Secret du Sous-Marin*, etc., concourrait une vogue qui, depuis, ne s'est jamais démentie.

Du film à épisodes au roman-cinéma, il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi à la suite de Pierre Decourcelle, chef de file, et du *Matin*, qui publia, avec un peu d'audace, son premier ouvrage.

Comment le public pouvait-il ne se point intéresser au synchronisme du journal et de l'écran, à voir ce qu'il avait lu, à retrouver, après les avoir suivis, les héros qui l'avaient ému ou amusé, se mouvant dans le décor qui lui avait été décrit ?

Les personnages du roman quittaient le domaine de la fiction pour entrer dans la réalité.

Ils devenaient tout à coup vivants. L'immatériel se matérialisait.

Aussi le succès de cette nouvelle formule fut-il rapide. Le vieux roman-feuilleton, aimé des générations passées, agonisait. Le roman-cinéma, avec ses aventures variées à l'infini, lui insuffla un sang neuf.

Ces deux genres, par leur essence même, diffèrent profondément l'un de l'autre.

Autant celui-ci doit être rapide, mouvementé, trépidant, sans cesse divers, autant il est nécessaire que celui-là paraisse clair et d'apparence logique.

C'est du commencement à la fin, le paradoxal mariage de la carpe et du lapin.

La bande n'a pas été tournée — je parle du film à épisodes américain, le plus courant — pour qu'on en fasse, plus tard une adaptation littéraire ; l'interprétation se trouve en face d'elle, dans la même situation qu'un metteur en scène qui, inversement, voudrait interpréter les *Pensées* de Pascal ou les *Maximes* de La Rochefoucauld.

Rien n'aide à sa tâche, ni le sujet courant, ni la conduite de l'intrigue, ni les sentiments des personnages.

Un film à épisodes bien compris ne saurait avoir aucune notion du temps, de l'espace, ni de la vraisemblance qui générerait singulièrement l'imagination débordante du



QUELQUES ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES ROMAN-CINÉMAS : GLOBE TROTTER PAR AMOUR.



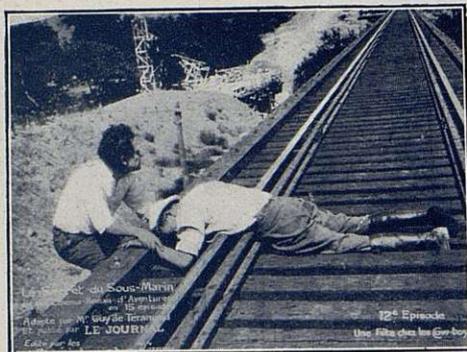
(Film Louis Nalpas.)

TRISTAN ET YSEULT

(Cliché Eclair)

metteur en scène : c'est un kaléidoscope perpétuel qui déroule, sans interruption, devant l'œil des tableaux entre lesquels aucun lien n'est véritablement utile.

Pour aller de la Madeleine à l'Opéra, par exemple, dans la vie courante on suivrait simplement le boulevard. Pas au cinéma ! On prend un taxi, on sort de Paris, on fait, en quatrième vitesse, une randonnée à travers la campagne, on tombe dans un ravin profond de cent pieds, on est attaqué par une tribu de Peaux-Rouges, campée là par hasard, on franchit une rivière à la



(Cliché Harry.)

LE SECRET DU SOUS-MARIN

nage, on saute dans un avion qui vous dépose sur un toit. Il ne vous reste plus qu'à gagner l'appartement où vous attend l'héroïne, en vous glissant par une cheminée, en traversant un égout et en surgissant par une trappe.

Essayons, maintenant, de traduire tout cela dans un roman-cinéma qui ne fasse point hérisser d'horreur les cheveux des lecteurs ni réclamer impérieusement par ceux-ci au directeur du journal l'internement immédiat de l'acteur.

A l'écran tout passe.

Il faut du mouvement. Le reste compte peu. Le public accepte tout ce qui l'amuse. C'est la seule condition. Une image efface les autres.

Les personnages qui, à la fin d'un épisode, se battent à grands coups de poing, se retrouvent au suivant, sablant gaiement le champagne ensemble. Aucune explication n'est donnée de ce brusque revirement. A quoi bon ? D'ailleurs, qui se rappellerait ce qui s'est passé exactement la semaine précédente ?

Rien n'a besoin d'être vraisemblable pour paraître vrai !

Je n'oublierai jamais l'un des premiers romans-cinéma, tout frais arrivé d'Amérique, que j'eus à adapter.

En voici le commencement :

Un jeune homme débarque à New-York. Bon. Dans la campagne, il rencontre une jeune fille inconnue, assise sur un banc. Il s'approche et l'embrasse. Bien. Les voilà fiancés. Elle l'emmène chez son père, pour l'épouser. Mais il y a un rival. Celui-ci enlève la jeune fille dans une auto qu'il précipite froidement dans un ravin

profond de cent pieds. Bon Tandis que sa compagne, échappée par un de ces miracles, devenus si banaux dans le film à épisodes, regagne le home paternel, son agresseur s'empare de son fiancé et l'attache à une horloge, dans la chambre obscure d'un bouge des faubourgs. Quand l'aiguille marquera onze heures, un revolver partira et tuera l'infortuné. Bien. A onze heures moins une, la porte de la caisse de l'horloge s'ouvre. Une femme masquée en sort et délivre le prisonnier. C'est la jeune fille. Le soir, tout le monde se retrouve au grand bal donné par le père. Le rival criminel a demandé à celui-ci la main de sa victime. Elle lui a été accordée. Soudain, l'autre arrive et le nouveau fiancé s'écrie en le voyant paraître :

— Vous arrivez à propos, mon cher !... Vous ne me refuserez pas d'être mon garçon d'honneur ?...

Et celui-ci accepte...

Il y avait douze épisodes, ainsi. C'était un des plus gros succès des établissements de l'autre côté de la Mare aux Harengs. Les Américains en raffolaient, paraît-il.

Je le veux bien. Leur mentalité n'est évidemment pas la nôtre. Ce sont encore de grands enfants qu'un rien suffit à amuser.

Mais, tout de même, l'adaptateur auquel on propose une pareille besogne, a, tout au moins, le droit d'être interloqué.

Le film se déroule dans une marche implacable que la logique elle-même ne saurait arrêter : A la fin de chaque épisode, l'héroïne courra un



(Cliche Vitagraph.)

DRAGA L'HÉROÏQUE PRINCESSE

effroyable danger. Elle sera sauvée par le jeune homme qui l'aime, au commencement du suivant.

On n'est pas encore sorti de là

La nécessité inflexible de cette coupe hebdomadaire empêche tous ces coups de théâtre, savamment conçus et conduits de chapitre en chapitre qui, dans le feuilleton populaire, aiguichaient la curiosité du public et la maintenaient jusqu'à la fin.

Dans le film à épisodes tout ce qui arrivera, on le sait d'avance. La présentation seule diffère.

Dans ces conditions-là, l'ingéniosité et l'imagination de l'écrivain qui l'adaptera au roman ne sont que des esclaves enchaînés et ne peuvent qu'obéir.

Et ce que je disais plus haut de la négation de toute idée du vraisemblable, s'applique également à toute notion de temps et d'espace. Les personnages se trouvent instantanément transportés dans les lieux les plus divers, et passent de l'hiver dans l'été avec autant de facilité que d'une pièce dans une autre, selon le caprice du metteur en scène. En une seule journée, il leur arrive plus d'aventures que, dans la réalité, une semaine entière ne pourrait en contenir.

Et, pourtant, c'est tout cela qu'il faut coordonner, échafauder et raconter de telle sorte que rien ne semble impossible au lecteur !

Mais tout cela n'est encore rien.

Avec un peu d'imagination, de travail et aussi de métier, on vient à bout de bien des choses.

Le pire fut pendant la guerre

A toutes les difficultés que j'ai énumérées, s'en joignaient de purement matérielles contre lesquelles l'adaptateur le plus habile était impuissant.

Les bateaux d'Amérique traversaient l'Océan fort irrégulièrement. Les premiers épisodes d'un film arrivés, les autres suivaient comme ils pouvaient.

Le stock était rare chez les éditeurs. Alors, on s'en remettait à la Providence, qui joue un si grand rôle dans les catastrophes cinématographiques. On jetait sur le marché ce qu'on avait et, pour le reste, on s'armait d'un optimisme et d'un fatalisme à toute épreuve. On passait toujours les premiers épisodes ; ensuite, on verrait bien !

Mais l'adaptateur, lui, n'en était pas moins

obligé d'écrire ses sept feuilletons, semaine par semaine, ignorant naturellement ce que lui apporteraient les négatifs attendus.

Qui pouvait bien être cet homme à la cagoule qui sillonnait le premier épisode, jaillissait des

murs, bondissait par les fenêtres, surgissait des caissons d'arbres et semblait vouloir cheminer à travers toute l'intrigue ? Était-ce un des personnages qui se déguisait pour commettre ses forfaits ? Mais lequel ? Ou bien en était-ce un nouveau, qu'on ne pouvait soupçonner ? Redoutable point d'interrogation ! Insondable problème !

Il fallait, ce-

pendant, vis-à-vis des lecteurs, paraître le savoir parfaitement.

Et, dans un autre film, ce malheureux savant assassiné au début. Qui était son meurtrier ? L'espionne allemande ? L'espion autrichien ? Le Japonais ? Le manchot ? Un complice ? Cruelle énigme ! eut dit Paul Bourget.

Ce n'était qu'au dixième épisode qu'on le savait. Le bateau était enfin arrivé. L'adaptateur l'apprenait avec un soupir de soulagement. Jamais, à vrai dire, il ne se fût imaginé quel était le véritable coupable ! C'était celui auquel il s'attendait, lui-même, le moins. Les Américains adorent ces surprises qui font du criminel un quelconque personnage qui semblait le moins désigné pour ce rôle.

La Censure elle-même, cette harpie qui se réveille de temps en temps pour qu'on n'oublie pas qu'elle existe, s'en mêlait.

Elle intervenait brutalement, à la manière de l'éléphant qui pénétré dans un magasin de porcelaine.

Le film monté, le roman écrit, il lui prenait la fantaisie de faire supprimer un des personnages principaux dans toutes les scènes où il apparaissait.



(Cliché Pathé)

HOUDINI LE MAÎTRE DU MYSTÈRE



(Film Louis Feuillade.)

(Cliché Gaumont)

LES DEUX GAMINES

Donner une âme noire à un visage jaune pouvait égratigner l'épiderme sensible de nos alliés japonais.

Il fallait bien obéir. On devine ce que pouvait devenir un film émasculé de la sorte et les prodiges d'acrobatie qu'il fallait accomplir pour qu'il tint encore à peu près debout !

En tous cas, ce n'était pas le roman qui y gagnait. Le malheureux adaptateur s'arrachait les cheveux. Tout était à refaire et il pâlisait à essayer de donner une forme nouvelle, pas trop cubiste, à un monstre sans queue ni tête.

Cela ne se passe plus ainsi, heureusement ! Les films sont arrivés entièrement avant de commencer à être projetés. L'adaptateur n'a plus qu'à les voir cinq ou six fois pour bien s'imprégner des scènes qu'il aura à décrire. C'est le mauvais côté du métier, car il n'y a rien de plus amusant que d'écrire un roman-cinéma et de donner, en quelque sorte, une âme aux personnages qui s'agitent sur l'écran.

Quant au public, qu'on le veuille ou non, il y prend de plus en plus de goût. Bien souvent, quand je suis allé dans une salle de cinéma, je l'ai entendu, demeuré froid jusque-là, applaudir bruyamment et manifester sa joie à l'annonce du film à épisodes.

UN CINÉMA SCOLAIRE

Une intéressante tentative d'enseignement scolaire par le cinéma vient d'être faite par le directeur de l'école communale parisienne de la rue de Sambre-et-Meuse, M. Morlé.

Depuis longtemps, M. Morlé s'était rendu compte que ses élèves manifestaient un goût des plus vifs pour le cinéma. Il résolut de se servir du film afin de parachever leur instruction générale. Un délégué cantonal, M. Dubois, à qui il s'ouvrit de ses intentions, lui fit don d'un appareil de projection Gaumont.

M. Morlé se mit aussitôt à l'œuvre et se procura des films scientifiques. La préfecture de police voulut bien réduire au minimum ses exigences relatives à l'installation de la salle, modification des portes de sortie, isolement de l'appareil, etc. L'administration de l'enseignement primaire, désireuse d'encourager cet effort, fit tous les frais de l'installation électrique. Les maisons Gaumont et Pathé prêtèrent des films. Avec une somme minime, le directeur de l'école de la rue de Sambre-et-Meuse, put, de la sorte, mettre sur pied son cinéma scolaire.

M. Morlé a bien voulu nous faire visiter le vaste préau couvert, où il compte donner régulièrement des représentations. Tout a été intelligemment conçu. La cabine de l'appareil est isolée. Les risques d'incendie sont inexistantes.

— Mes élèves ont été enchantés de l'ouverture de mon cinéma, nous déclare M. Morlé, d'autant plus que les places sont gratuites.

Evidemment, le roman-cinéma, c'est-à-dire le synchronisme du journal et de l'écran, n'en est encore qu'à l'aube. Il a encore beaucoup de progrès à faire. Sa forme n'est pas parfaite. Ses moyens sont encore primitifs. Il a besoin d'être perfectionné. Comment ? Nous le verrons bien.

Espérons seulement qu'au lieu d'adapter toujours des bandes américaines où, parfois, il le faut bien avouer, la puérilité le dispute à l'in vraisemblable, il nous sera donné de pouvoir tourner des épisodes de films d'après des romans d'aventures spécialement conçus, bien charpentés et adroitement construits.

Sans doute, quel qu'il soit, le roman cinéma ne remportera-t-il jamais le prix Goncourt ? C'est ce que ses détracteurs lui reprochent amèrement. Peu importe ? Il amuse le public. C'est là tout le secret de son succès.

Ne lui donnons point dans la littérature une plus grande place qu'aux œuvres des Gaboriau, des Mérouvel et des Richebourg, et n'y voyons sagement qu'une forme nouvelle du feuilleton populaire.

Ne lui demandons pas plus qu'il ne nous peut donner : une simple distraction sans prétention.

GUY DE TÉRAMOND.

Tout en ne fonctionnant qu'un jour par semaine, mon cinéma donnera quatre ou cinq représentations, afin de permettre à tous les enfants du quartier de voir nos films et d'entendre nos causeries. Car j'estime qu'un film scientifique sans explications, ne plaît pas aux jeunes spectateurs. J'ai fait plusieurs expériences, qui ne me laissent aucun doute sur ce sujet.

Nous avons assisté à une représentation de ce cinéma scolaire et nous avons constaté en effet, combien les enfants écoutaient avec intérêt les paroles des conférenciers. M. Roéland, conseiller municipal du quartier de l'Hôpital Saint-Louis, présenta en termes concis et très compréhensibles pour de jeunes cerveaux, un film Pathé des plus curieux sur la *Circulation du sang*. Il fut applaudi.

M. Morlé, directeur de l'école, parla ensuite pendant la projection des films suivants : *Le Castor*, *Les Mines de Decazeville*, *Le Quercy*, *l'Etna*. Il retint ainsi l'attention de son auditoire et lui fit comprendre de nombreux détails, qui lui auraient certainement échappé. Un film comique *l'Endormi* termina la représentation.

Un jeune spectateur questionné par nous à la sortie, déclara :

— C'est bath le ciné expliqué, je voudrais bien qu'il ait lieu tous les soirs !...

Le ciné expliqué ! Cette expression enfantine, en dit davantage qu'un long commentaire.

PIERRE BARBANCE

:: Un FILM qu'il faut VOIR ::

Le 21 JANVIER, tous les Bons Cinémas

présenteront à leur Public

L'HOMME QUI VENDIT

son âme au Diable

D'après le célèbre Roman de PIERRE VEBER

RÉALISÉ PAR

Pierre CARON

INTERPRÉTÉ PAR :

MM. J. David Evremond.

Dullin.

Halma. - Marcus Bloch.

Mmes Gladys Rolland.

Yvonne Fursey.

Lucy Archer. - Y. Marescot.

Édité par **PATHÉ**



LE METTEUR AU POINT

D'AUCUNS n'hésitent pas à traiter ce collaborateur « d'assassin » ; ils lui reprochent quelquefois avec raison, mais le plus souvent à tort, de tailler sans discernement dans les films, de supprimer des scènes qu'ils estiment capitales ou nécessaires au développement de l'action, de

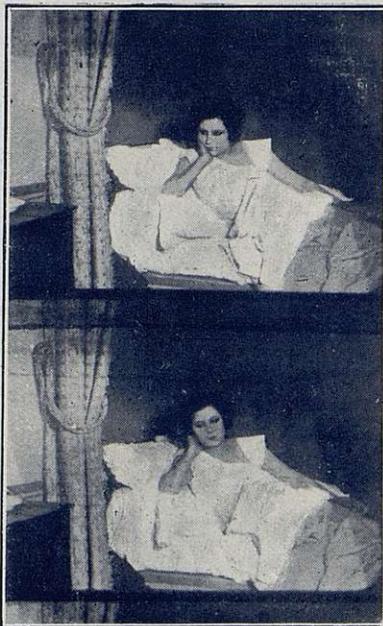
ne pas ménager les enchaînements et de faire, en quelque sorte, des « trous » dans l'action, qu'aucun titre, si habilement soit-il rédigé, ne peut combler.

Certes, il y a des « metteurs au point » auxquels ces reproches peuvent s'appliquer, mais ils constituent la minorité car, avant de s'attaquer à la mise au point d'un film, il faut avoir une expérience, non seulement du cinéma, mais encore du théâtre, sans laquelle il serait imprudent de se hasarder à entamer une semblable besogne.

Le metteur au point d'un film ne peut être assimilé qu'au metteur en scène d'une pièce de théâtre.

En matière théâtrale, vous savez ce qui se passe : l'auteur a apporté son manuscrit, les rôles sont distribués, les acteurs ont une connaissance parfaite du texte ; il reste à régler les jeux de scène. Et alors, qu'arrive-t-il ? C'est, que le metteur en scène s'aperçoit que telle scène ou telle autre ne porte pas et qu'il est préférable de la supprimer ; que tel ou tel mouvement, produisant une certaine impression à la lecture, en fait une toute différente lorsqu'il est accompagné du jeu de l'acteur ; et alors, il coupe, il tranche, il rogne, il exige même de l'auteur des raccords et des changements dans le texte qui, quelquefois, modifient profondément l'œuvre initiale.

Le travail du « metteur au point » est identique. Lorsque le film a été tourné, que les négatifs ont été triés et assemblés, qu'un positif provisoire a été tiré, que le collaborateur, chargé de faire parler les personnages et d'expliquer les situations, a intercalé entre chaque tableau le texte approprié ou qu'il croit tel, alors intervient le metteur au point.



Mouvement bien coupé, bien raccordé : il n'y a pas de « saut »

Il voit le film d'un bout à l'autre une première fois pour juger l'ensemble de la scène. Il est assisté généralement d'une ou plusieurs ouvrières rompues à ce genre de travail et cueillant au vol les indications qui leur sont données.

Ces indications sont de différentes natures :

voilà une scène qui est beaucoup trop longue, 30 mètres pour voir ce monsieur se lever de son bureau, arriver près de la fenêtre, réfléchir, tirer de sa poche un étui à cigarettes, en prendre une, sortir son briquet, l'allumer et tirer deux ou trois bouffées de tabac ; c'est beaucoup trop, cela retarde l'action et cette série de gestes et d'attitudes, qui peuvent souligner une préoccupation d'esprit du personnage, ne présentent cependant qu'un intérêt médiocre.

Autre exemple : l'acteur traverse la porte cochère, arrive au pied de l'escalier ; est-il nécessaire de faire défiler 30 mètres de film sur l'écran pour lui voir gravir les marches des deux étages qui le séparent de l'appartement où il se rend ?

Evidemment non.

Dans ces deux cas, le metteur en scène du film

a, ce qu'on appelle en argot de métier, « tiré au métrage », sans autre utilité que de fatiguer l'attention du public.

Plus loin, ce personnage principal franchit une porte cochère dans un tableau très court et nous le revoyons presque aussitôt à l'intérieur du 2^e étage ; il y a là une lacune qu'il faut nécessairement combler par un texte extrêmement court dont la lecture donnera à l'acteur le temps matériel d'avoir gravi les deux étages dont il s'agit.

Voyons, maintenant, une situation qui se présente fréquemment : un monsieur vient de demander à son domestique son chapeau, sa canne et ses gants, il se coiffe et sort du salon. Dans le tableau suivant, nous le revoyons dans un tout autre quartier de la ville, dans le bureau de son homme d'affaires ou d'un ami. Il est évident que ces deux tableaux sont mal enchaînés et que le spectateur sera obligé de faire un effort mental qu'il faut lui éviter.

Dans ce cas, entre le moment où le personnage sort de chez lui et le tableau suivant où nous le retrouvons dans un endroit fort différent, nous plaçons un titre explicatif, par exemple :

« Décidé à en avoir le cœur net, Harry s'empressa d'aller rue de Prony ».

Voilà ce que nous appelons enchaîner deux tableaux.

Nous pourrions citer à l'infini des exemples semblables.

Là où le travail devient délicat, c'est lorsque dans les séries, le découpeur constate qu'une longue succession de tableaux est dépourvue d'intérêt et qu'il convient de les raccourcir puisqu'ils sont inutiles à l'action. Mais encore faut-il respecter la vraisemblance et, si, à la fin du dernier tableau maintenu, le personnage est vêtu d'un complet à carreaux, il ne faut pas le retrouver, dans la scène suivante, pénétrant en habit noir dans un salon.

Il faut encore, dans ce cas, ménager la transition et cela par un titre banal tel que : « Quelque temps après » ou « dans la soirée du même jour » ou « le lendemain ».

A propos de scènes qui produisent quelquefois des effets cocasses à l'écran, je retrouve dans mes souvenirs une petite histoire qui date de sept ans.

Dans un film, qu'a eu d'ailleurs un joli succès, la scène capitale se passait dans un cirque et

l'héroïne du drame, qui faisait de la voltige sur un fil de fer, avait un étourdissement, tombait et se brisait les jambes sur le sol de l'arène.

Comme l'actrice qui jouait le rôle principal n'était pas une acrobate, on lui avait substitué, pour cet exercice très périlleux, une équilibriste de même stature qui faisait sur la corde raide un exercice sensationnel. La jeune femme tenait à la main une ombrelle qui lui servait de balancier et qui, très habilement, lui masquait le visage.

Au moment où l'accident fatal se produisait, la jeune danseuse avait aux pieds des chaussons blancs. Par suite de circonstances trop longues à raconter, quand on la relevait par terre, elle avait des chaussons noirs et, le plus navrant de l'aventure, c'est qu'étant transportée en piteux état dans les coulisses du cirque, c'étaient les deux pieds qui se trouvaient le plus en évidence.

L'explication de ce phénomène est très simple. L'acrobate avait fait son numéro de cirque et, deux ou trois jours après, le metteur en scène avait fait le raccord avec la véritable artiste de cinéma, la scène recommençant au moment précis de la chute quand le public se précipitait dans l'arène pour relever la malheureuse. On n'avait oublié qu'une chose, c'était la couleur des chaussons que portait, quelques jours avant, la véritable acrobate.

Lorsque le découpeur se trouve en présence d'un semblable accident, il fait une coupure de quelques images, juste assez pour qu'on voie le public se précipiter dans l'arène, entourer la victime, esquisser le geste de la relever, et il suffit de retrouver la malheureuse dans les coulisses, étendue sur un divan, et l'objet de soins pressés.

De cette façon, on évite le ridicule et les critiques qu'il fait naître, d'une femme glissant sur un fil de fer, chaussée de blanc et se retrouvant sur le sol, chaussée de noir.

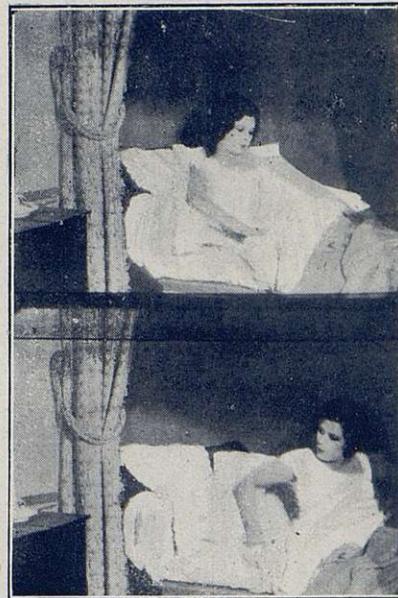
Plus récemment, dans un film patriotique, on assistait à l'évasion sensationnelle de l'héroïne, du haut d'une tour, au moyen d'une échelle de corde. L'opérateur devait tourner au moment précis où la jeune fille, descendant, se balançait dans le vide. Puis, dans un tableau suivant et au moment de mettre le pied sur le sol, des complices se précipitaient, l'enveloppaient d'un manteau et l'entraînaient dans une automobile postée à une centaine de mètres.

La scène dont il s'agit fut prise à la tour de Montlhéry qui se prête merveilleusement à ce genre de sport. Au pied de la tour est une porte grillée. Le metteur en scène, par suite d'un oubli, avait négligé de refermer la poterne et la grille, et les spectateurs ne pouvaient faire autrement que de se demander :

— Pourquoi, diable, faire descendre une jeune fille par une échelle de corde, quand il lui serait si facile de sortir par cette porte que personne ne garde !

Et cela, d'autant plus qu'à une meurtrière du premier étage, un accessoiriste, qui croyait ne pas être dans le champ de l'objectif, plaisantait agréablement avec les complices de l'évasion postés au bas de la tour.

Il est évident que, dans un cas pareil, pour sauver la situation, il n'y a d'autre ressource que de faire d'habiles coupures et de supprimer la



Mouvement mal coupé, mal raccordé. A la projection il y aurait sûrement un « saut »

scène qui, par suite de l'inadvertance du metteur en scène, serait d'un grotesque achevé.

Cette histoire fait le pendant à une autre, plus savoureuse encore.

On prenait à Fréjus, une scène représentant le débarquement de Napoléon revenant de l'île d'Elbe. La scène avait été minutieusement réglée. Mais quelle ne fut pas la stupeur de l'opérateur, lorsqu'il fit passer ses négatifs en projection, en s'apercevant que, derrière « l'Inconstant » et les embarcations du petit corps de débarquement bonapartiste, deux contre-torpilleurs, crachant une épaisse fumée, traversaient l'horizon. Des torpilleurs en 1815, c'était peut-être un peu anticipé !

— Déjà ! disait Chilpéric, dans l'opérette d'Hervé, en entendant annoncer Napoléon à la porte de sa tente...

Il n'y eut d'autre remède que de recommencer complètement la scène, ce qui entraîna des frais assez élevés ; mais, cette fois, l'opérateur, avant de tourner, s'assura que l'horizon était net.

On pourrait multiplier à l'infini les exemples de ce genre.

La Guerre aux Abus

N'exagérons pas

Au cours d'une récente réunion du syndicat des Directeurs de Cinémas, M. Demaria, Président de la Chambre syndicale de la Cinématographie française est venu mettre en garde les exploitants contre certains abus de la publicité.

Des Directeurs, en effet, n'ont pas hésité à placarder à la porte de leurs établissements des affiches représentant des scènes de pillage, voire de meurtre.

Aussitôt, nombreuses ont été les protestations du public, a ajouté M. Demaria. Des plaintes sont même arrivées en nombre considérable au Ministère de l'Instruction Publique. Un avocat, non des moindres — M^e Moro de Giafferi — en a profité pour attaquer avec sa fougue habituelle le cinéma faisant entrevoir ses dangers possibles et son influence néfaste...

L'honorable M. Demaria a-t-il demandé à M. Honnorat si le « Grand Guignol », le « Concert Mayol » et les « Bouffes du Nord » par exemple, sont l'objet de plaintes semblables ?

Dans les cafés-concerts, voire dans certains théâtres, le programme en entier est constitué d'insanités outrageantes. Cependant l'on ne critique pas : on applaudit. Mieux, en dépit de tout, des parents n'hésitent pas à conduire leurs enfants à de pareils spectacles.

« Le Grand Jeu » a-t-il donc un titre si subversif qu'il doit être attaqué, alors que *Le Couvent des Caresses*, *Julot le Balafre* ou le *Viol* ont acquis des droits à la bienveillance ministérielle

Il faudrait tout de même savoir établir les nuances et surtout ne rien exagérer.

GUSTAVE FRANCIS

Tout ceci revient à dire qu'il faut un tact tout particulier et une légèreté de main peu commune pour *mettre au point* un film de quelque importance. Il en est de cela comme de beaucoup de choses, c'est un art qui ne s'improvise pas et qui s'apprend.

Je mets en fait qu'un jeune homme, si intelligent soit-il, et que l'on mettra en présence d'un film de deux mille mètres, sans titres, et auquel on dira : « Vous allez réduire ce film à 1.200 mètres de tableaux qui, joints à environ 300 mètres de titres, feront une bande commerciale et facilement exploitable de 1.500 mètres » je mets en fait, dis-je, que ce jeune homme, si habitué qu'il soit à voir les spectacles cinématographiques, se trouvera dans l'impossibilité matérielle d'effectuer ce travail dans des conditions satisfaisantes, c'est-à-dire sans compromettre le développement de l'action, sans supprimer des tableaux formant un enchaînement nécessaire des faits de la pièce.

HÉBERTAL

A propos du droit des pauvres

M. Mourier, le nouveau Directeur de l'Assistance Publique, a reçu à l'occasion de la nouvelle année, les Contrôleurs du Droit des Pauvres, avec, à leur tête, MM. Pillu et Chavannier qui sont les chefs de ce service.

Tous les contrôleurs se réjouissaient de cette entrevue, car ils avaient exprimé récemment certaines revendications.

Or, M. Mourier s'est contenté d'un discours dans lequel il a déclaré que les agents chargés de la perception ne devaient avoir aucun contact avec le public et encore moins avec les Directeurs de spectacles.

C'est là, à notre avis, une faute grave, car les contrôleurs de l'Assistance devraient au contraire assumer la charge de faire connaître au public pourquoi l'on paie si cher maintenant son fauteuil au cinéma et, de plus, expliquer aux Directeurs la nécessité et l'égalité de leur actuelle perception.

Il faut que le public sache que l'Assistance publique cherche par tous les moyens à forcer le spectateur à payer place entière. M. Mourier voudrait obliger les Directeurs à supprimer toutes les faveurs, les billets à droits, les cartes de famille, enfin tout ce qui permet au public de se procurer un spectacle à bon marché.

Que M. le Directeur de l'Assistance publique y prenne garde. La comédie n'a que trop duré avec M. Mesureur. Elle pourrait mal tourner avec M. Mourier.

Nous aimons à croire que M. Louis Rollin lors de la prochaine discussion de la loi de Finances, saura trouver au fond de son portefeuille les arguments nécessaires pour replacer toutes choses dans une voie logique et permettre ainsi à une industrie digne de tout intérêt, puisque vraiment française, de continuer à vivre et non plus de végéter.

UNE SOIRÉE AU CINÉ... par MARS-TRICK

Le Film d'Aventures



— Ne craignez rien, ma chère amie, encore 45 épisodes seulement et nous serons hors de danger !

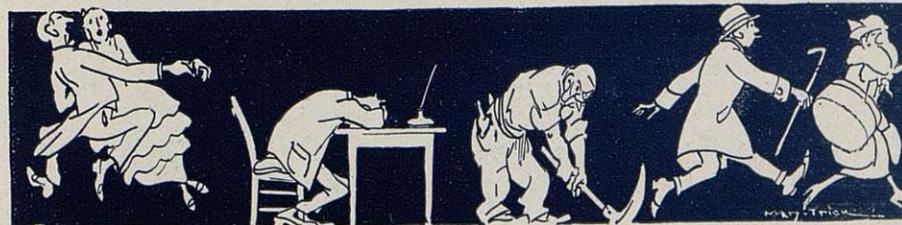
Le Film loufoque



Le Film à poursuite



Au ralenti



Le Shimmy Fonctionnaire au travail Ouvrier syndiqué Le Cerf La Biche
(à peine ralenti) (énorme ralenti)

:: Un Film Merveilleux ::

La Vierge de Stamboul

INTERPRÉTÉ PAR

Priscilla Dean

trionphera dans tous les Cinémas

PATHÉ

Le 28 Janvier



Universal Film Cy

Legrand. Chacun de ces producteurs compte donner à notre marché trois ou quatre films dans le courant de cette année. Chacun de ces films est et sera produit directement pour les « British Famous Players » qui ont acquis toutes mes productions pour l'Empire Britannique. En effet, les Etats-Unis nous étant, sauf rares exceptions, fermés, le marché anglais qui peut rendre pour un bon film 30.000 livres sterling de location, et même davantage, est à mon avis le seul qui puisse amortir les frais considérables qu'entraîne actuellement l'édition, la France n'amortissant guère qu'un tiers ou un quart du prix coûtant.

Grâce à cette entente avec les British Famous Players, ma société, sans aucun appel d'argent frais, a pu doubler sa production et augmenter ses dépenses sur chaque bande. A notre époque de faillites cinématographiques, c'est un résultat dont je me réjouis pour mes collaborateurs et pour moi.

Donc, Paris et Londres verront cette année, par ma firme :

1° *Blanchette*, de Brieux, adapté et réalisé par René Hervil. Interprété par Maurice de Féraudy, Thérèse Kolb, Léon Bernard (sociétaires de la Comédie-Française). Miss Pauline Johnson (étoile de la Broadwest de Londres), le cantonnier Baptiste... et Léon Mathot ;

2° *L'Île sans Amour*, à la fois en librairie et sur l'écran. En effet, en même temps que le film sera présenté, un roman sera édité sur le même sujet et sous le même titre, en un volume à 5 francs.

L'Île sans Amour (livre et scénario, sont signés H. André Legrand). La mise en scène du film est de M. A. Liabel. On y verra dans le rôle de la *Femme Éternelle*, Mlle Elmire Vautier ;

3° Un grand film de Séverin-Mars, dont le titre n'est pas encore arrêté. Il en sera le protagoniste et en fera la mise en scène avec mon frère : Jean Legrand ;

4° *Le Crime de Lord Arthur Saville*, d'Oscar Wilde, mis en scène par René Hervil, avec le grand acteur anglais Cecil Mannerling, créateur de *Raffles*, à Londres et, sans doute, notre admirable De Max ;

5° *Les Fleurs sur la mer*, mise en scène de A. Liabel, interprétation de Renée Sylvaire ;

6° *La Marche au supplice*, d'H. André Legrand avec Séverin-Mars. Mise en scène de Séverin-Mars et Jean Legrand ;

7° *La Mort du Soleil* d'H. André Legrand avec André Nox.

Et puis bien d'autres projets dont l'avenir est seul maître. Vous voyez que pour une jeune marque française, les films André Legrand sont actifs et qu'il faudra, s'ils se trompent parfois, leur être indulgents, car ils auront tenté quelque chose. »

PETITE CORRESPONDANCE

Cinémagazine répondra, sous cette rubrique, à toutes les questions ayant trait à la cinématographie, qui lui seront posées par ses lecteurs.

Lire prochainement

Ce que serait le Cinéma
s'il avait été inventé
avant l'Imprimerie

par Louis FOREST

Ce que l'on dit,
Ce que l'on sait,
Ce qui est...

Sus à la Censure!

La Société des Auteurs de films s'est réunie en Assemblée Générale extraordinaire le 15 Janvier, pour s'occuper spécialement de la situation faite aux producteurs, loueurs, exploitants et au public lui-même, par une Censure de plus en plus fantaisiste et abracadabrante.

Les plans d'une campagne extrêmement active contre cette institution néfaste ont été dressés.

Ils vont être mis à exécution. Nous aurons l'occasion d'en reparler, — souvent peut-être

Des Films Français.

LES derniers films tournés par la S. C. A. G. L. pour le compte de Pathé vont sortir cette année. Ce sont :

L'Ordonnance; *La Terre* (Antoine); *Miss Rouel* (Jean Kemm); *Mimi Trotin* (Andréani); *Mlle de la Seiglière* (Antoine); *Fromont jeune et Risler aîné* (Krauss); *Quatre-vingt-treize* (Capellani); *Micheline* (Jean Kemm); *Romain Kalbris* (Monca); *La Ferme des Choquant* (Jean Kemm); *L'Hiron-delle et la Mésange* (Antoine).

Un Concours d'Étoiles.

Le *Morning Picture World*, une grande revue de cinéma de New-York, a organisé un referendum auprès des ses lecteurs pour savoir quelles étaient les six plus populaires étoiles de cinéma américaines. Les premiers résultats ont désigné la belle et émouvante artiste Norma Talmadge; sa sœur, Constance Talmadge vient immédiatement après.

Plus longs, moins nombreux.

LES quelques mois, une tendance à restreindre leur production de films. Le directeur d'une de ces maisons a expliqué à l'un de nos importants confrères de New-York :

« Je préfère soigner davantage un film et engager une très forte somme pour chaque production, plutôt que de jeter sur le marché quantité de films inférieurs. Dorénavant, voici ma règle de conduite : *produire un petit nombre de films, mais dépenser beaucoup pour chacun d'entre eux, afin d'atteindre, si possible, la perfection.* »

Ce directeur a-t-il bien dit la vérité ? La crise que traverse le cinéma américain n'est-elle pas la seule raison de ces mesures qui, malgré les apparences, constituent, en réalité, des restrictions ?

Politique et Cinéma.

SAIT-ON comment le roi Constantin a préparé sa rentrée dans son pays ? Simplement en uti-

lisant les films de propagande mis à sa disposition par le gouvernement allemand, avant la révolution. M. Venizelos se trompa en négligeant d'interdire la projection de ces films. Ils passaient dans les plus petits cinémas grecs. On les accueillait d'autant plus volontiers qu'ils ne coûtaient rien. Ces films faits en Suisse étaient fort habilement conçus. Ils ont, de l'avis des diplomates renseignés, considérablement aidé Constantin à reconquérir son trône.

L'Agonie des Aigles.

B. DESCHAMPS a terminé *L'Agonie des Aigles*. Il procède actuellement au montage de ce film grandiose qui pourra être présenté en mars prochain.

Pour ressusciter la Poule aux œufs d'or.

APRES avoir étranglé, dans les lacets des taxes et des surtaxes, cette « poule aux œufs d'or » qu'était pour nos finances obérées la Cinématographie française, Son Excellence le Grand Argentier de la République s'aperçoit qu'il a commis, avec ses complices, un meurtre improductif.

Aussi, va-t-il, pour tâcher de racheter son crime, et de ressusciter la poule, déposer sur le bureau de la Chambre — selon l'expression cocasse en usage dans le monde parlementaire, — un projet de loi tendant à dégrèver en partie l'exploitation cinématographique, tout en compensant le déficit budgétaire prévu, par l'établissement d'une surtaxe sur les exploitations qui ne passeront pas un métrage déterminé de films français.

Tout Cinéapolis va suivre avec le plus ardent intérêt la discussion du projet, où ne manquera pas d'éclater, enfin ! la compétence de nos législateurs en matière de cinéma.

La Terre du Diable.

LUITZ-MORAT et Vercourt vont partir s'installer aux environs du Stromboli, pour tourner un grand film : *La Terre du Diable!*

"813 au Cinéma.

M. ROBERTSON-COLE écrit en ce moment, en Amérique, un scénario d'après le roman policier de Maurice Leblanc « 813 ». Arsène Lupin y jouera le principal rôle. On sait que, dans ce roman, l'empereur d'Allemagne, Guillaume II, confie une mission au gentleman-cambrioleur. M. Robertson-Cole mettra l'empereur déchu en scène, et, dans ce cas, pourra-t-on le projeter sur un écran français ?

Les Condamnés à mort.

DANS les prisons anglaises, les condamnés à mort ont eu, pour leur réveillon, une petite surprise : une séance de cinéma !

Intention aimable ! Sans doute, mais, à la réflexion, n'est-ce pas leur faire davantage regretter la vie, que de leur montrer des films qui en évoquent les comédies et les drames ?

Chez nos Confrères

REVUE DE LA PRESSE

M. Robert de Nesles, trace dans *Ciné-Pratique*, cette amusante et rapide esquisse d'une générale cinématographique.

Dans la salle, les parlottes commencent, le film se déroule, tiens ! c'est fini... un petit bravo et l'on s'en va.

Dehors, on entend des : admirable, charmant, parfait, gros succès.

Les groupes se forment et chacun s'en retourne chez soi.

Sous ce titre : *Pourquoi le film français est si handicapé*, M. Pierre Henry explique dans *Ciné pour tous* :

La plupart des spectateurs français, donc, après avoir assisté à une séance de projection, se posent souvent cette question : Pourquoi, en France, voit-on tant de films étrangers, et en particulier, américains ? Ne fait-on donc plus de films chez nous ? Et quand, de temps en temps, on voit un film français, le plaisir qu'on en attendait se change, le plus souvent, en déception quand on constate que l'intrigue n'est guère plus plausible que dans les films étrangers, la réalisation fort pauvre, les interprètes « théâtre » et les éclairages insuffisants... Alors, le spectateur ne comprend plus, hausse les épaules et pense à autre chose. Le résultat, en fin de compte, est que le spectateur se détache peu à peu, mais chaque jour davantage, d'un spectacle qui ne lui apporte qu'irrégulièrement le plaisir escompté.

Donc, vendant peu à l'étranger, nous récupérons à peine, ou pas du tout, les sommes engagées. D'où la rareté des nouveaux films et le manque évident de moyens matériels mis à la disposition de leurs réalisateurs.

Quand, donc, vous assistez à la projection d'un film français pauvrement pensé et pauvrement réalisé, n'accablez pas de reproches les malheureux qui ont essayé de faire quelque chose avec rien... Jetez plutôt la pierre à ceux qui, par leur inertie commerciale, sont réellement les responsables de cet état de choses ; prenez-vous en aussi à ceux qui, grassement payés, les couvrent inlassablement de fleurs et orient chaque semaine au chef-d'œuvre à la vue des pires « navets ».

M. Fouquet cite dans *Le Cinéma* cet extrait suggestif d'une lettre qu'il a reçue d'Amérique, au sujet des procédés chers aux éditeurs allemands :

« Le film allemand *La Du Barry*, vient d'être présenté ici, au Capitole Théâtre, sous le titre de « *Passion* ». On a fait sur ce film une réclame tapageuse qui n'est justifiée ni par des trouvailles au point de vue technique, ni par l'interprétation, qui est médiocre, sauf en ce qui concerne Pola Negri, dont le talent est incontestable, mais qui est aussi peu que possible le personnage qu'elle doit incarner. Le scénario est purement fantaisiste, mais,

il faut le dire, très public. Les décors, l'atmosphère historique, sont exécutés sans goût. A chaque instant, il y a des fautes d'anachronisme ; les intérieurs, peints grossièrement — on devine le carton-plâtre — ne donnent jamais l'illusion de la vérité.

« Si on se place au point de vue français, le film est idiot, offensant, inadmissible.

« Les Allemands ne pouvaient mieux faire pour discréditer les Français à l'étranger et entretenir cette stupide légende de légèreté et de perversion qu'on leur accorde généralement et injustement. »

Dans *Le Courrier Cinématographique* toujours ardent à la défense des exploitants français, notre confrère Charles Le Fraper déplore la dispersion des efforts chez les cinémathographistes français.

« Pourquoi nous disperser ainsi, écrit-il. Souvenons-nous qu'il a fallu l'unité de commandement pour gagner la guerre. Une unité de direction est donc indispensable pour obtenir un peu plus de cohésion entre toutes les branches de l'industrie du film et ainsi plus de chances de voir aboutir leurs revendications. »

« J'aimerais à voir nos directeurs se grouper par département et adhérer ensuite à la Chambre Syndicale (Section des directeurs) qui pourrait alors se présenter et parler au nom de l'industrie du film, en connaissance de cause. Et ceci nous éviterait tous les malentendus dont nous sommes toujours les victimes. Plus nous serons divisés, plus nous serons vulnérables. Ne l'oublions pas, au moment même où nous devons nous en souvenir le mieux. »

Nous empruntons à notre confrère *Ciné-Club* cette information :

Au cours d'une réunion de cinémathographistes, en Angleterre, il fut décidé à l'unanimité que chacun à leur tour et régulièrement, les propriétaires de cinémas inviteraient gratuitement les enfants abandonnés, les orphelins de guerre, les enfants des crèches, à des séances cinématographiques, organisées à leur intention. Leur généreux élan ne s'arrêtera pas là ; ils décideront d'aller donner, aussi souvent que possible, des représentations cinématographiques dans les hôpitaux, les hospices, les maternités, etc. C'est une louable initiative qu'il convenait de signaler.

A propos de la décision prise par l'Allemagne, d'autoriser dans certaine mesure et sous certaines conditions, l'entrée des films étrangers ; notre excellent confrère Georges Dureau écrit dans son vaillant *Ciné-Journal* :

Et alors une question se pose. Quelles sont les œuvres que nous demandons les Allemands ? De quelques conversations que j'ai eues avec eux, au cours de ces derniers mois, il apparaît que le goût des acheteurs se porte naturellement sur les films « à sensation ». La violence des passions, l'imprévu

des situations, le mouvement physique les sollicitent beaucoup plus que les délicatesses de notre théâtre psychologique. Les grands ciné-romans ne leur déplaisent pas. On comprendra mieux leurs intentions, quand on saura, par exemple, qu'ils vont passer ces jours-ci « Les Deux Gamines » et « J'accuse », qui figure à l'affiche sous un autre titre. Un grand nombre de nos films récemment et même anciennement édités sont déjà partis pour Berlin, et le choix des acheteurs est déjà fait. Il convient de suivre avec soin les progrès de notre exportation sur ce nouveau marché, que je considère — avec l'Autriche et la Hongrie — comme plein de promesses.

**

ET voici le sujet de *Tout se Paye*, le nouveau film de Pierre Decourcelle, conté par notre confrère Aladin, dans *l'Avenir* :

Un jeune, mais déjà célèbre docteur, apprend brusquement que, dans leur affection pour lui, ses parents ont, jadis, détourné des fonds qui leur furent confiés et qu'ils employèrent cet argent, destiné à un autre, à faire de lui le savant et l'homme heureux qu'il est. Pour expier la faute des siens, il renonce à la femme qu'il aime et entre au couvent...

Au couvent?... Diable ! Nous avons déjà eu un certain La Fontaine qui, sur ce sujet... n'insistons pas...

**

Ciné pour Tous part en guerre contre la Censure. Elle a toujours fait des siennes. Elle continue, comme on le verra.

Pour montrer jusqu'à quel degré de stupidité

QUESTIONNAIRE

- Qu'est-ce qu'une spectatrice ?
- Une dame, amplement chapeauté, qui devine les mouvements du spectateur placé derrière elle, de façon à l'empêcher de voir l'écran.
- Qu'est-ce qu'une caissière ?
- Une dame qui, enfermée dans une boîte vitrée, répond aux spectateurs qu'elle n'a pas de monnaie.
- Qu'est-ce qu'un chef d'orchestre ?
- Un homme qui, tout en jouant du piano, lève de temps en temps la tête vers l'écran, comme s'il était préoccupé de ne pas recevoir les coups de revolver tirés par les personnages du film.
- Qu'est-ce qu'un machiniste ?
- Un homme qui, comme son nom l'indique, est employé à distribuer des billets, coller des affiches, et nettoyer la salle.
- Qu'est-ce qu'un contrôleur de la salle ?
- Un homme qui profite de la lumière dans la salle pour voir si la personne qu'il cherche depuis l'ouverture de l'établissement est venue.
- Qu'est-ce qu'un contrôleur à la porte ?
- Un homme qui guette les spectateurs pour leur chiper des bouts de carton qu'il leur a mis de force dans les mains un instant auparavant.
- Qu'est-ce qu'un groom ?
- Un grand gosse qui s'élance vers l'auto

la censure du film peut aller en France, mentionnons le cas du roman de Victor Hugo : *Quatre-vingt-treize*, tourné en 1915 et interdit depuis lors par les censures nommées par les différents ministres de l'Intérieur qui se sont succédés depuis cette époque. Enfin, il paraît que le veto va être levé avant peu... mais ce n'est pas sûr !

Conclusion : tout est permis aux théâtres, violentes attaques politiques et grossiers étalages de viande... Rien n'est permis au cinéma si ce misérable cherche à s'évader un peu de la banalité où le spectateur regrette chaque jour davantage de le voir s'obstiner.

Et cependant, est-il bien adroit de la part d'un gouvernement, de ruiner le cinéma auquel il doit tant de recettes, de plonger ainsi dans l'obscurité l'écran sur lequel il est bien heureux de faire projeter ses films de propagande ?

Rien de nouveau, décidément, sous le soleil. *Quatre-vingt-treize* aujourd'hui au ciné. Hier, *Marion Delorme* au théâtre...

**

M. Belloc, dans *Filma*, voit l'avenir en rose, grâce à la jeunesse. L'expérience, au Ciné, dit-il, n'est rien, ce qu'il faut, c'est, dans un art neuf, des êtres neufs ayant la foi : Je ne veux pas parler uniquement des beaux garçons et des jolies filles qui veulent « se faire voir », mais de ceux qui ont la foi et attendent leur heure avec patience, avec passion, avec sagesse. Le cinéma puisera dans ce peuple nouveau. Il y trouvera la vitalité qu'il cherche en vain dans le champ trop étroit de ses habitudes actuelles. Et cela se fera bien vite.

stoppant à la porte, de façon à poser son gros soulier sale sur le petit escapin verni de la dame qui en descend.

VICTOR ANSARD.

J'AIME LE CINÉMA

« J'aime le cinéma ». Cette déclaration de paix brusquée me permet d'entrer à l'esbrouffe dans le cœur de mon sujet... à caution. Car, quoi qu'on en dise, en style qu'académique on nomme, le cinéma est un vilain mauvais sujet, un tantinet effronté, qui a su se faufiler partout, a gagné des intelligences et des tendresses dans tous les milieux et sous toutes les latitudes et à qui il sera beaucoup pardonné parce qu'il s'est fait beaucoup aimer.

Le cinéma est un enfant terrible, de belle venue, dont l'esprit audacieux, les incartades et les espiègleries même, comme eût chanté Casimir Delavigne, « promettent le démon le plus charmant du monde ».

Tel qu'il est, je l'aime et la meilleure raison de cette sollicitude, qu'ose invoquer et avouer mon âme de frondeur jovial, n'est peut-être que mon plaisir de constater la manière gouailleuse, adroite, dont abuse ce polisson hardi pour « navrer » et faire damner dame Censure Hyperanasthasie, la cousine Bette de la famille.

Quand il veut faire l'âne... pour avoir du son, il braie mieux que personne : « Li-Hang ! » le cruel ! Et, comme j'ai un faible pour les gens d'esprit le ciné m'a.

A. MARTEL

ce que les directeurs ont vu
ce que le public verra

CHEZ AUBERT

L'ASTUCIEUX CURACAO. — Film comique de 571 mètres (Fox-Sunhsine-Comédie). — C'est long, mal joué et ça pourrait faire rire les nègres — en Amérique — à condition qu'ils allassent au cinéma pour la première fois.

**

LE PRINCE MYSTÉRIEUX. — (Superproduction Robertson Cole). — Le principal attrait de ce film réside dans ce fait que le protagoniste (Sessue Hayakawa) n'a rien de mystérieux du tout, alors que le film est énigmatique au possible, si énigmatique même que j'ai cherché en vain à percer ce mystère — que m'aurait peut-être dévoilé la notice si j'avais consenti à la lire, ce à quoi, étant public, je me suis refusé. Je laisse aux spectateurs le soin de deviner cet insondable imbroglio.

Ce drame est cependant à voir et surtout parce qu'il a, je l'ai dit, pour interprète, l'étrange et remarquable artiste japonais qu'est Sessue Hayakawa.

D'autre part, ce film offre un attrait inconnu jusqu'ici : on y voit Sessue Hayakawa rire et parler ! En vérité, je vous le dis, ça vaut tout de même la peine d'être vu.

**

CHEZ PATHÉ

UN MILLION DANS UNE MAIN D'ENFANT. (Conte romanesque d'Alfred Machard, mis à l'écran par Adrien Caillard). — Voilà bien réalisé, pour la grande joie de mon excellent confrère Benoît-Lévy, le vrai film pour enfants. Réjouissons-nous, en pensant aux matinées du jeudi...

J'ajouterai, si l'on veut bien me le permettre, que la réunion d'un fakir parmi des bohémiennes est assez inattendue.

**

LA TREIZIÈME CHAISE (Drame en cinq parties, d'après la pièce de Bayard Weiler, mise en scène de Léonce Perret). — En applaudissant jadis la pièce, j'avais obstinément pensé au cinéma. C'est dire que c'est « du cinéma », du bon, du vrai. La mise en scène est belle, le découpage savant, les interprètes remarquables.

L'intérêt de ce film réside dans le mystère qui plane jusqu'aux derniers cent mètres et que Léonce Perret est parvenu à maintenir intégralement.

En outre, la « voyante » a — fût-ce voulu ? — a beaucoup de ressemblance avec l'admirable Réjane, ce qui ajoutera au spectacle un intérêt bien compréhensible.

**

CHEZ GAUMONT

DENTISTE ET CAMBRIOLEUR (Paramount Mack Sennett). — C'est un film comique de 450 mètres.

Cent mètres eussent suffi à donner quelque chose de passable. Ceci est trop long, vraiment trop long, d'autant plus que le thème n'a rien vraiment qui puisse faire rire. Que de frais cependant de mise en scène !...

LOULOU (Comédie en quatre parties, de l'Union Cinématographique italienne). — Je ne comprends vraiment pas comment une maison sérieuse comme la maison Gaumont peut présenter à des exploitants un film aussi embrouillé, mal joué et mal mis en scène.

Chacun sait qu'à défaut de l'intérêt d'une intrigue, on a quelquefois le plaisir des yeux. Ici, rien, pas la moindre jolie fille. Le jeune premier lui-même est un bellâtre qui me paraît surtout doué d'une énorme prétention.

Loulou, comme on pourrait le croire, n'est pas de la race canine. C'est une jeune femme, une toute jeune femme même. Elle a des cheveux magnifiques, notons-le. Ce film paraît avoir été fait sur le modèle de l'une de ses nattes !...

**

LE TRÉSOR (Paramount Pictures, avec Mary Pickford). — Mary Pickford, c'est un gros attrait, évidemment. Mais il ne faudrait pas en abuser. Or, on en abuse un peu, de Mme Douglas. On lui fait jouer un peu trop n'importe quoi. En dépit de tout le talent d'une artiste, encore faut-il qu'elle puisse déployer ce talent dans quelque chose. Or, vraiment, ce film ne présente aucun intérêt. S'il n'était pas joué par cette incomparable comédienne, il ne tiendrait pas debout. Il est vrai que l'on a tant de plaisir à voir la délicieuse Mary qu'on sacrifie volontiers une heure à la joie de la contempler.

**

Un mot pour conclure. D'aucuns, parmi mes lecteurs, trouveront peut-être que je manque ici d'indulgence. La critique n'a pas à être indulgente. Elle doit être juste. Or, j'aime trop le cinéma pour ne pas désirer son succès. Et succès il y aura si les spectacles présentés au public demeurent égaux à eux-mêmes, je veux dire sont aussi heureux demain qu'aujourd'hui. Le spectateur qui applaudit un soir un ou plusieurs films excellents, se demande la semaine suivante pourquoi on lui présente des fadaïses sans nom. Comme je le dis plus haut, il ne suffit pas d'afficher Mary Pickford ou Douglas, ou Charlot, pour intéresser le public.

Il faut encore que les films de ces artistes aimés soient bons.

Je tiens à honneur de dire ici, sans peur, ce que je pense, et à guider de la sorte, sainement, le public du cinéma qui, d'ailleurs, s'y entend parfaitement aujourd'hui, et bientôt peut-être ne se laissera plus faire...

LUCIEN DOUBLON.

AUCUNE PUBLICITÉ N'EST
ADMISE A FIGURER DANS
CETTE RUBRIQUE

Les rédacteurs de "Cinémagazine" écrivent avec la plus complète indépendance.

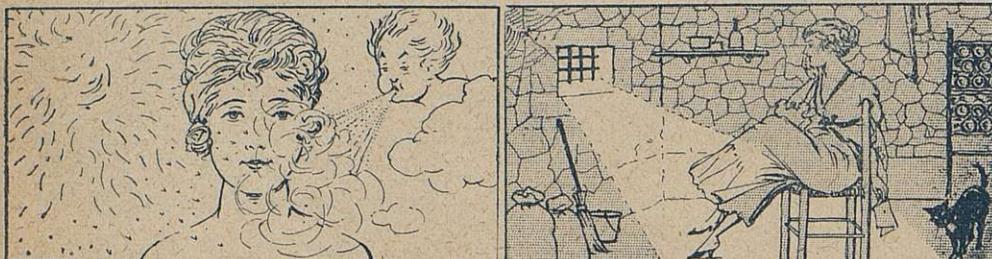
UNE INTÉRESSANTE CONSULTATION

Pourquoi et comment on reste jeune ?



— Dites-moi, Docteur, pourquoi une femme d'un certain âge a-t-elle sur le corps la peau fine et blanche, alors que celle...

... de sa figure est souvent si éprouvée.
— Madame, c'est parce que le corps, sous les vêtements, est à l'abri de l'air, des rayons du soleil et des intempéries.



La peau est oxydée par l'air, rongée par les rayons ultra-violets, dont le soleil est une source abondante ainsi que la lumière électrique et elle perd sa souplesse et sa transparence sous l'action du froid et de l'humidité.

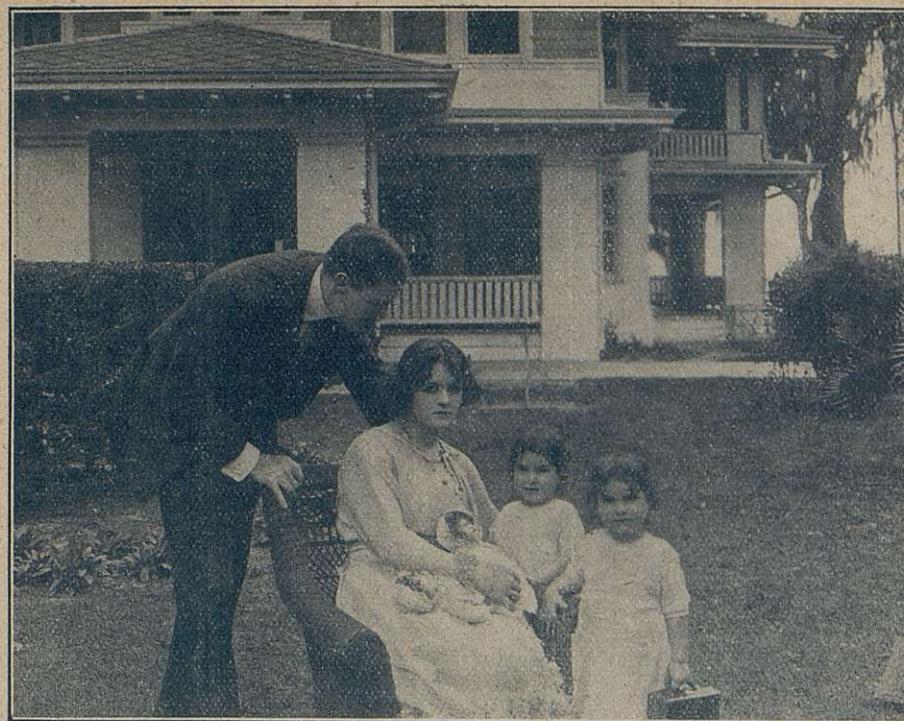
— Que faut-il faire alors ?... Vivre dans une cave chauffée ?...
— Non, Madame, rassurez-vous.
Il suffit de se protéger la peau avec un peu de CRÈME ACTIVA.



La CRÈME ACTIVA annihile l'action corrodante de la lumière et du soleil et protège parfaitement la peau contre les déprédations de l'air vif, du froid et de l'humidité.

Mieux ! la CRÈME ACTIVA, radioactive, éclaircit le teint, affine la peau, efface les rides. La CRÈME ACTIVA, c'est de la jeunesse et de la beauté en pots !

Envoi d'essai. — La Crème Activa, radioactive, se trouve dans les parfumeries de premier ordre et dans les grands magasins. On peut en recevoir un pot d'essai, durée un mois, très suffisant pour constater des résultats édifiants, contre envoi de 3 fr. 50 adressés à la Compagnie Française de Vulgarisation, 41, rue d'Amsterdam, Paris.



(Film Pathé)

La famille Morton

LE GRAND JEU

Grand roman-cinéma en douze épisodes

PAR GUY DE TÉRAMOND

PREMIER EPISODE

Les Deux Jumelles

PROLOGUE

La Villa de Gold Mountains

I. — Un cœur de femme

Assise devant son piano, Mme Morton laissait courir ses doigts sur les touches d'ivoire.

Il était visible que sa pensée était ailleurs et que c'était machinalement qu'elle exécutait, au gré de sa fantaisie, des variations sur la mélodie qu'elle venait de terminer.

Soudain, elle s'arrêta, mit ses coudes sur le piano, laissa retomber sa tête dans ses mains et poussa un profond soupir tandis que deux larmes perlaient à ses longs cils noirs.

— Est-ce donc là, murmura-t-elle douloureu-

sement, l'existence que je devrai toujours mener ? Doris Morton avait vingt-cinq ans.

Elle avait des yeux bruns d'une indéfinissable profondeur, de jolis cheveux châtain, égayés de reflets dorés et séparés en torsades épaisses de chaque côté d'un visage à l'ovale harmonieux et aux traits extraordinairement fins ; la fraîcheur de son teint, soulignée par le rouge ardent de ses lèvres, ajoutait un éclat particulier au charme qui caractérisait sa beauté svelte et gracieuse.

Était-ce en songeant aux hommages admiratifs qu'elle eût fait naître sous ses pas partout où elle fût passée qu'elle se sentait ainsi envahie de mélancolie et de tristesse, s'étiolant lentement dans cette villa, élégante et confortable cependant, mais perdue au milieu de la campagne immense, à quelques kilomètres de Gold Mountains City, petit bourg situé sur le bord verdoyant du lac Érié ?

Nature impressionnable, sentimentale, ardente au plaisir, faite pour s'épanouir dans le tumulte joyeux des villes, jamais elle n'eût épousé Richard Morton, si elle eût le moindrement réfléchi.

Sa destinée en avait décidé autrement.

Le jeune homme était venu consulter, au sujet de ses affaires, le père de Doris, avocat à Chicago, et c'était ainsi qu'ils s'étaient rencontrés.

Quoique âgé de quinze ans de plus qu'elle, il lui avait plu. C'était un garçon sérieux, posé, à la tête de mines et d'usines au bord du lac Erié, et la brillante réussite qu'il lui avait laissée entrevoir l'avait empêchée de se rendre compte de la vie qui l'attendait si elle le suivait.

Mais, tout entier à sa tâche, dans son désir de s'enrichir le plus rapidement possible, Richard Morton négligeait forcément sa femme et ne voyait point que cette solitude monotone où elle vivait, malgré le confort et le luxe qu'il lui donnait, ne suffisait point à ses aspirations.

— Allons, lui disait-il affectueusement, quand elle se plaignait, un peu de patience, ma chère Doris... dans quelques années, notre fortune sera faite... alors, nous irons habiter New-York...

Quelques années !... son mari disait cela tranquillement, comme si, dans cette existence sevrée de toute distraction, dans ce morne isolement, quelques années n'étaient point plus longues qu'un siècle !...

Elle s'était levée, et ayant refermé le piano, avait gagné la véranda attenante au salon.

Sur une pelouse du vaste jardin qui entourait la villa égayée de plates-bandes de fleur séclatantes, entretenues avec un soin jaloux, deux petites filles jouaient sous la surveillance d'une nurse.

Agées de trois ou quatre années, elles étaient de la même taille et si identiquement semblables l'une et l'autre, avec leurs grands yeux clairs, leurs chevelures aux boucles dorées et leur gracieux sourire, qu'il eût été impossible de les distinguer à première vue.

Maud et Betty étaient jumelles.

La jeune mère les contempla longuement, immobile ; puis son regard se voila d'une indéfinissable expression d'angoisse, sa poitrine haletante témoigna de la lutte sourde qui, en ce moment, se déroulait au fond de son cœur ; et comme répondant à ses discrètes pensées, elle murmura :

— Pauvres petites, c'est pour elles qu'il faut que je reste !...

Soudain, la sonnerie du téléphone vibrant dans le corridor l'arracha à sa pénible songerie. Elle tressaillit tout entière, comme si elle avait reçu une décharge électrique.

Et, décrochant avec hâte l'appareil, elle le porta à son oreille.

— Allô !...

— C'est vous, Doris ?

Alors, reconnaissant la voix qui lui parlait à l'autre bout du fil, un sourire passa sur son visage, effaçant les plis qui, l'instant d'auparavant, le creusaient, et elle répondit avec empressement.

— Oui, Fred, c'est moi...

— Vous êtes seule ?

— Comme toujours, mon pauvre ami !...

— Je puis donc aller vous voir ?

— Je vous attends... mon mari est à son usine...

— J'accours !...

Une joie radieuse éclairait maintenant les traits de la jeune femme, faisant briller ses prunelles d'un feu inaccoutumé.

Elle raccrocha l'appareil, alla vers la glace et, y jetant un coup d'œil, mit d'un geste rapide de l'ordre dans sa chevelure, puis rafraîchit son visage, rosé d'émotion, d'un nuage de poudre de riz, et un peu de rouge accentua l'éclat de ses lèvres.

Alors, se trouvant jolie, elle se sourit. Tous ses soucis et tous ses chagrins semblaient s'être envolés brusquement. Sa vie morne et nostalgique lui apparaissait subitement transformée.

Pendant ce temps, un homme sortait du petit hôtel de Gold Mountains, montait dans une voiture légère qui l'attendait à la porte et, enveloppant le cheval d'un large coup de fouet, se dirigeait à toute allure vers la villa des Morton.

Il était jeune encore, bien découpé, comme un sportsman accompli, et élégamment vêtu. Une petite moustache brune estompait ses lèvres supérieures et dans ses prunelles brillait une flamme expressive qui dénotait en lui une détermination et une volonté peu ordinaires.

Arrivé à quelque distance de la propriété de l'industriel, il arrêta la voiture, sauta à terre, attacha le cheval à un tronc d'arbre et se dirigea délibérément vers la maison.

Sur le perron, Doris l'attendait. Elle le fit entrer aussitôt dans le salon.

Puis, ayant refermé avec soin la porte derrière eux, elle passa tendrement ses bras autour de son cou tandis qu'il déposait un long baiser au milieu de ses boucles dorées.

— Fred, murmura-t-elle toute frémissante, vous voilà enfin de retour... je comptais les jours pendant votre absence... Y a-t-il longtemps que vous êtes revenu ?...

Il secoua négativement la tête :

— Je suis arrivé ce matin même... mais j'ai dû attendre le moment favorable pour vous téléphoner...

Il étreignit la jeune femme plus étroitement encore :

— Doris, ajouta-t-il avec chaleur, tout est prêt... mes affaires sont en ordre... rien désormais ne peut plus nous arrêter... la minute que j'espère avec tant d'impatience, depuis le jour où je vous ai rencontrée pour la première fois, a sonné enfin... Partons, ma bien-aimée... fuyons... un appartement est préparé pour nous à New-York... nous y goûterons le bonheur que vous méritez...

Et comme elle demeurait silencieuse, la gorge serrée d'une émotion si forte qu'elle ne parvenait pas à la vaincre.

— Qui vous arrête ? poursuivit-il ardemment... La vie que vous menez ici n'est pas faite pour vous... vous vous y étiolez... vous vous y consumez lentement... venez vers la joie... vers le plaisir... vers l'amour !...

— Qui vous arrête ? poursuivit-il ardemment... La vie que vous menez ici n'est pas faite pour vous... vous vous y étiolez... vous vous y consumez lentement... venez vers la joie... vers le plaisir... vers l'amour !...

Alors, d'une voix lente, comme si chaque mot tombait goutte à goutte de son cœur trop plein, elle répondit :

— Fred, je vous aime... Depuis que je suis ici, dans cette prison où je vis triste, solitaire, délaissée par mon mari uniquement occupé à ses affaires, vous seul m'avez comprise... consolée... reconfortée... et partir avec vous serait mon désir le plus ardent.

Elle s'interrompit, et soupirant douloureusement :

— Mais, le puis-je ?

Il la regarda d'un air scrutateur, cherchant à deviner le fond de sa pensée.

— Qui vous en empêche ? interrogea-t-il...

Des larmes perlèrent entre les paupières de la jeune mère :

— Mes enfants... que deviendraient-elles, les pauvres petites, si je les quittais ?...

— Emmenez-les avec vous... je vous promets, Doris, de les aimer comme je vous aime...

— C'est impossible !... Mon mari n'acceptera jamais cela... Il obtiendra, avec notre divorce, leur garde... Je devrai les lui rendre et j'en mourrai...

Il comprit que l'heure était venue de jouer sa dernière carte.

Si, à ce moment précis, il ne décidait point cette femme à le suivre, la partie était perdue. Elle se reprendrait. Elle lui glisserait des mains. Il ne trouverait peut-être jamais plus une occasion aussi favorable de mener à bien ses scélérats projets.

Fred Blake était un individu assez peu recommandable. Véritable type du chevalier d'industrie, aventurier sans scrupule, prêt aux plus louches besognes, n'ayant jamais eu pour vivre que des ressources inavouables, il avait déjà eu souvent maille à partir avec la justice et n'avait échappé aux prisons de Long Island qu'à force d'audace et d'habileté.

Son dernier exploit l'ayant brûlé dans les tripots les plus louches de New-York, il avait jugé prudent de disparaître pendant un certain temps. C'était ainsi qu'attiré par les pépites d'or de Gold Mountains, il était allé faire un petit tour de ce côté-là, à la recherche de quelque coup fructueux.

Il y avait, par hasard, rencontré Mistress Morton. Elle lui avait plu. Il l'avait désirée. La proie était facile. La jeune femme était tombée dans son piège sans défiance. Elle l'avait aimé.

Et, sans hésiter, il avait résolu de l'arracher à son foyer et de la ramener avec lui à New-York. Alors, il s'écria :

— Doris, vous ne m'aimez pas !... Si vous m'aimiez, vous ne parleriez pas ainsi... et vous n'hésiteriez pas entre votre mari et moi...

— Ah ! Fred, gémit-elle, ne doutez pas de mon amour !...

Il l'attira à lui, la serra fortement entre ses bras et plongea dans les siens ses yeux volontaires, comme s'il eût voulu paralyser sa résistance suprême. Puis, lentement :

— Ma voiture est à deux cents mètres du cot-

tage, dit-il... Dans le petit bois, derrière un taillis... Je vous y attendrai... Surtout, écoutez bien ceci, Doris... Si, à quatre heures, vous ne m'avez pas rejoint, je partirai !... et vous n'entendrez plus jamais parler de moi... Jamais !...

Il fallait qu'elle prit une décision. L'émotion faisait palpiter sa poitrine. Un brouillard trouble passait devant ses yeux. Dans les mains de cet homme volontaire et sans scrupule, qui lui promettait le bonheur, elle n'était plus qu'une pauvre petite chose sans force.

Un cri s'échappa de ses lèvres, infiniment douloureux :

— Oh non, pas ça !...

Elle céda. Elle était vaincue. Elle était prête à tout pour ne pas le perdre. Elle lui obéirait aveuglément. Elle le suivrait. Elle partirait avec lui.

A ce moment, un bruit léger les fit tressaillir. Ils se retournèrent brusquement.

Richard Morton était derrière eux et les regardait...

II. — L'incendie du « Magnolia »

Du matin au soir, les usines Morton étaient en pleine activité.

Une fumée épaisse s'échappait, en volutes sombres, des hautes cheminées dressées vers le ciel. Le bruit sourd des concasseurs de minerais roulait à travers le silence de la campagne, comme un tonnerre ininterrompu ; des hommes, titans pressés, nus jusqu'à la ceinture et noirs des pieds à la tête, passaient en tous sens ; et, sur des voies étroites, s'entrecroisaient de tous côtés de petits wagonnets chargés jusqu'au bord, qui apportaient, sans discontinuer, le charbon nécessaire à la marche de cet enfer.

Richard Morton, entouré de ses contremaîtres, suivait avec satisfaction ce gigantesque labeur de ruche au travail.

— Comme vous le savez, leur disait-il, j'ai l'intention d'apporter ici quelques modifications intéressantes... un bon industriel doit toujours être à l'affût des perfectionnements et des méthodes nouvelles... cette nuit, j'ai dressé un plan d'importants changements que je veux faire ici et que je vais vous le montrer...

Il chercha dans ses poches, puis s'écria avec contrariété :

— Quel ennui... je l'ai oublié dans mon coffre-fort... me voilà obligé d'aller à la maison le chercher... attendez-moi... nous l'étudierons ensemble...

La villa n'était guère éloignée de plus d'un kilomètre ; Richard Morton y fut bien vite arrivé.

Mais comme, après avoir embrassé ses enfants au passage, il franchissait les marches du perron, il entendit des bruits de voix qui semblaient partir du salon.

Qui donc sa femme pouvait-elle recevoir en son absence ?

Sans bruit, il avait ouvert la porte, et était demeuré médusé sur le seuil.

Doris était dans les bras d'un inconnu !

Son premier mouvement de stupeur passé, un éclair de rage zigzagua dans son cerveau :

— Misérable ! cria-t-il...

Fou de colère, d'un mouvement brusque, il se jeta sur l'homme, cherchant à l'agripper à la gorge pour l'étrangler.

Mais il avait affaire à forte partie.

D'un geste énergique, Fred s'était dégagé aussitôt de son étreinte, l'avait violemment repoussé et, d'un bond, avait gagné la porte et disparu, tandis que, les yeux agrandis d'épouvante, Doris suivait cette scène dramatique sans oser intervenir.

Richard Morton ne songea point à poursuivre le fuyard à travers le jardin. Il revint vers sa femme, toujours immobile, et, d'une voix douloureuse :

— Doris, gémit-il, pourquoi avoir fait cela ?

Il attendait une explication, quelques mots d'excuses craintivement murmurés, un élan qui eût jeté l'épouse coupable vers lui, criant son remords, en avouant sa culpabilité.

Mais, les poings serrés, les lèvres pincées, Doris, d'un ton agressif, lui répondit, semblant le braver :

— Et vous, qu'avez-vous fait pour me rendre heureuse ?... Avez-vous oublié à quel point, depuis ongtemps, vous paraissiez vous désintéresser de moi ?... Vous n'avez jamais plus à mon égard un geste affectueux, une parole de tendresse !... Croyez-vous donc qu'une femme puisse vivre ainsi, délaissée, abandonnée, négligée, dans cette villa isolée, pire qu'une prison, où elle ne voit jamais personne ?... Est-ce une existence que celle que vous me faites mener ?... Et n'ai-je pas le droit humain d'en avoir assez ?...

— Comment, s'exclama-t-il, vous vous plaignez de ne pas être heureuse ?... Vous manquez-t-il donc quelque chose ?... Est-ce que je ne vous donne pas la vie la plus confortable que vous pouvez désirer ?... Ai-je jamais refusé de satisfaire vos caprices ?...

— Ah ! je vous retrouve bien ! ricana-t-elle avec amertume... Vous n'avez point changé depuis notre mariage... vous ne pensez jamais qu'à l'argent... et quand je vous dis que je meurs d'ennui ici, la seule réponse que vous trouvez à me faire, c'est que nous sommes riches, et que je n'ai rien de plus à souhaiter...

— Doris ! essaya-t-il de protester.

Mais elle ne parut pas l'entendre et poursuivit, âpre et violente :

— Une fois pour toutes, ignorez-vous donc que, pour une femme telle que je suis, les questions d'intérêt ne comptent pas !... J'ai besoin d'être aimée, entendez-vous ?... Aimée comme le méritent ma jeunesse et ma beauté !... et ne comprenez-vous pas, enfin, que cet amour que vous me refusez, avec votre égoïsme despotique, je l'ai trouvé maintenant... et que je me ferais tuer plutôt que d'y renoncer...

Elle parlait d'un ton saccadé, comme si tout ce qu'elle ressentait au fond de son être, trop longtemps contenu, débordait tout à coup.

Et, devant ce flux de paroles entrecoupées, il

se rendit compte que, quoi qu'il trouvât à lui objecter, elle ne l'écouterait pas.

Il risquait de l'exaspérer davantage encore et de mettre l'irréparable entre eux.

Alors, écœuré, découragé, meurtri, il la quitta brusquement, en étouffant un sanglot, courut dans son bureau chercher le plan dont il avait besoin, et se précipita vers l'usine, comme un fou.

Demeurée seule, Doris le regarda s'éloigner, le front appuyé contre les vitres de la fenêtre du salon.

Le regard dur, sans qu'un muscle de son visage tressaillît, elle demeura là, immobile, les lèvres serrées, le front barré d'un pli mauvais, jusqu'à ce qu'il eût enfin disparu.

Alors, elle ne put retenir un soupir profond de soulagement.

Et, comme si elle obéissait à une volonté plus forte que la sienne, elle alla dans sa chambre avec une hâte fébrile, prit un sac de voyage, y enfouit pêle-mêle ses bijoux, des objets de toilette, quelque argent, endossa un manteau et se coiffa du premier chapeau qu'elle trouva sous sa main.

Etant redescendue dans le salon, elle arracha une feuille à un bloc-note et y griffonna, d'une écriture presque illisible, quelques lignes rapides :

« Richard, je suis partie avec celui que j'aime. Vous n'entendrez plus jamais parler de moi. Adieu ! »
» DORIS. »

L'ayant pliée, elle la déposa, bien en évidence, sur un guéridon. Et elle s'élança dehors. Mais, comme, pour se sauver plus vite, elle traversait la pelouse, ses petites jumelles l'avaient aperçue et accouraient vers elle, avec des cris joyeux :

— Maman !...

Elle dut s'arrêter. Elle prit les enfants dans ses bras, les serra contre elle convulsivement ; puis, les ayant reposées à terre, faisant un violent effort sur elle-même, après les avoir embrassées une dernière fois, elle leur dit d'une voix mal assurée :

— Soyez sages, mes chéries... je reviendrai tout à l'heure... Retournez jouer avec votre nurse, qui vous appelle...

L'une d'elles, Maud, obéit, et s'éloigna docilement.

Mais, plus volontaire, Betty, se cramponnant aux jupes de sa mère et secouant sa jolie tête bouclée, supplia :

— Non... non... veux rester avec maman !...

Alors, ce fut plus fort qu'elle. La malheureuse ne se sentit pas le courage nécessaire pour faire lâcher prise à la fillette.

— Les abandonner toutes les deux, réfléchit-elle, c'est trop dur !... Après tout, j'ai bien le droit d'en prendre une !...

Elle saisit le baby dans ses bras et, d'un pas décidé, s'éloigna...

Dans un chemin encaissé, bordé de taillis épais à travers lesquels le soleil, déclinant déjà à l'horizon, éclaboussait l'or rougi de ses rayons, une voiture attendait. C'était celle de Fred Blake !

En apercevant Doris, il poussa une exclamation de triomphe et, sautant à terre, s'élança vers elle.

— Ah !... s'écria-t-il, je ne doutais point que

duira à l'embarcadère du bateau... demain matin, nous serons à Cleveland... de là, en quelques heures, nous aurons gagné par le rapide New-York... libres !... nous serons libres !...



— *Miserable ! cria-t-il....*

vous viendriez me rejoindre !... vous avez eu confiance en mon amour... vous avez compris que votre bonheur était avec moi... montez vite, se hâta-t-il d'ajouter.. cette voiture nous con-

— Fred, murmura Doris, d'un ton légèrement craintif, en lui montrant l'enfant, elle n'a pas voulu me quitter !...

Interdit tout d'abord, l'aventurier se remit

aussitôt. Un sourire énigmatique passa sur son visage, répondant à la secrète pensée qui lui était venue tout à coup à l'esprit.

Et, avec une gaieté un peu forcée, il répartit :
— Et, que diable, elle a bien fait, cette jolie poupée !... je l'adopte !...

Il aida la jeune femme à s'installer avec son baby dans la petite voiture légère, puis fouetta le cheval qui partit à toute allure.

Le sort de Doris était réglé...

Le lendemain de ce jour-là, M. Morton était assis tristement dans son jardin.

D'une main distraite, il caressait les boucles dorées de la petite Maud, pelotonnée sur ses genoux, tandis que ses yeux erraient mélancoliquement dans le vide.

Le pauvre homme était terrassé par le coup terrible qu'il avait reçu.

En lisant, à son retour de l'usine, le billet laissé par Doris, il avait compris toute l'étendue de son infortune.

Son bonheur écroulé... sa vie brisée... son foyer déserté... sa Betty disparue... Cette souffrance dominait toutes les autres. Et une rage impuissante le secouait tout entier, à l'idée que sa misérable femme lui avait volé son enfant.

— Ah ! disait-il en se tordant les mains, que faire pour la lui reprendre ?...

A ce moment, une domestique lui apporta le courrier. Machinalement, M. Morton fit sauter la bande du journal et y jeta les yeux.

Une manchette en caractères gras attira tout de suite son attention et il lut :

Le steamer « Magnolia » incendié

Tous les passagers ont péri

Il parcourut le sensationnel article.

Au milieu de la nuit, un incendie s'était déclaré à bord du *Magnolia*, bateau qui faisait le service du lac Erié, entre Détroit, Toledo et Cleveland. Il avait pris aussitôt des proportions considérables, en raison de fûts de pétrole amarrés dans sa cale et ç'avait été en vain que le capitaine, voyant le danger, avait poussé son navire à la côte. Aucun des passagers, surpris dans leur sommeil, n'avait pu échapper à la catastrophe.

Mais, soudain, M. Morton pâlit. Il se dressa comme mu par un ressort. Ses yeux exprimèrent une épouvante surhumaine et ses mains tremblantes laissèrent retomber le journal, tandis qu'une exclamation étouffée échappait de ses lèvres :

— Ah ! mon Dieu !...

Il venait de lire la fin de l'article :

LISTE DES PASSAGERS DE 1^{re} CLASSE :

Léonard, John; Morow, Charles; Mrs Morton et fillette....

Alors le malheureux père retomba sur son fauteuil, la tête dans ses mains, et se mit à sangloter éperdument.

Cependant, les détails donnés par le journal n'étaient pas rigoureusement exacts...

Au milieu de l'affolement général qui avait

suivi le cri sinistre, dans la nuit : *le feu est à bord... sauve qui peut !...* on avait essayé de mettre à l'eau les embarcations de sauvetage qui, lancées avec trop de précipitation, avaient coulé à pic.

Sur la plage arrière, Fred et Doris, glacés d'épouvante, serrés l'un contre l'autre, voyaient l'incendie gagner peu à peu, et se demandaient avec angoisse comment ils lui échapperaient.

— Nous n'avons qu'une chance de salut, murmura l'aventurier, retrouvant son sang-froid... c'est de nous jeter à la rivière et de tenter de gagner la rive...

Mais la jeune femme dominée par son instinct maternel n'avait plus qu'une pensée : *Son enfant!*

Elle la saisit et, d'un geste désespéré, la tendant à son compagnon :

— Au nom du ciel, s'écria-t-elle, un sanglot dans la voix, sauvez-la !...

— Mais vous ? protesta-t-il... vous, ma chérie, je ne puis vous abandonner ainsi...

— Ne vous inquiétez pas de moi, Fred... je sais nager... je me tirerai d'affaire...

Ils sautèrent par dessus le bastingage.

Mais, après avoir courageusement lutté et réussi même à se raccrocher à une épave qui flottait près d'elle, la jeune femme s'était noyée, paralysée par une congestion.

Fred Blake, au contraire, excellent nageur, avait, après des efforts inouïs, réussi à gagner, épuisé, le rivage avec son précieux fardeau.

PREMIERE PARTIE

Vingt ans plus tard

I. — Un coup de maître..... chanteur

Richard Morton s'était tenu parole. En vingt ans, il avait acquis une immense fortune.

De jour en jour, ses usines s'étaient agrandies, devenant les plus importantes de toute la région et de nouvelles mines lui fournissaient un minerai inépuisable.

Maintenant, sans se retirer complètement des affaires, il en avait abandonné la direction à son homme de confiance, Malthew Harris, et était venu habiter une magnifique propriété dans un des coins les plus pittoresques de la grande banlieue de New-York, à River Side sur les bords de l'Hudson, où les citadins de la grande ville ont fait construire de luxueuses villas, pour se reposer après les journées de travail de Wall Street.

Il avait soixante ans. Ses cheveux avaient blanchi, des rides profondes, qui sillonnaient son front, témoignaient qu'il avait beaucoup souffert depuis le jour où il avait perdu, à la fois, sa femme et une de ses enfants.

Assis dans son confortable cabinet de travail, la tête dans ses mains, il réfléchissait encore

douloureusement au malheur immérité qui avait brisé sa vie.

Mais soudain son visage s'éclaira. Une délicieuse jeune fille venait d'entrer dans le bureau et, s'approchant de lui, posait tendrement ses lèvres sur sa joue.

Elle était, avec ses cheveux blonds et ses grands yeux clairs, tout sourire et tout charme, dans la floraison épanouie de sa jeunesse et de sa beauté, portait vivant de sa mère, plus fine encore, plus gracieuse et plus distinguée qu'elle, peut-être.

C'était Maud.

Un instant, le père et la fille demeurèrent enlacés. Il était visible que ces deux êtres s'adoraient et vivaient tout entiers l'un pour l'autre.

— Père, s'inquiéta-t-elle affectueusement, vous avez bien dormi ?

Mais tandis que cette scène familiale se déroulait à River Side, une autre, d'un genre tout différent, se passait au deuxième étage d'un immeuble assez modeste de Brooklyn, faubourg de New-York, qu'en sépare seulement un gigantesque pont.

Dans un boudoir d'une élégance de mauvais aloi, une jeune femme, nonchalamment étendue sur les coussins d'un sofa, vêtue d'un kimono de satin rouge brodé de grands ramages d'or, fumait une cigarette dont elle chassait distraitement les volutes bleues, en les suivant d'un air amusé et distrait.

Chose extraordinaire, elle ressemblait à Miss Morton d'une façon si complète qu'il eût été difficile à l'œil le plus averti de les distinguer et qu'en les voyant ensemble, on se fût demandé si l'une n'était pas simplement le reflet de l'autre dans une glace.

Cela, quant au reste, eût paru moins étrange, si l'on avait su que cette dernière n'était autre que Betty, la sœur jumelle de Maud.

Comment se trouvait-elle là et qu'y faisait-elle ?

Quelques mots rapides l'expliqueront.

Quand Fred Blake avait atteint, sain et sauf, la rive du lac Erié, avec la fillette que sa mère lui avait confiée, il avait attendu l'arrivée de Doris.

Mais bientôt, il avait dû se rendre à l'évidence : la pauvre créature n'avait pu gagner le rivage et s'était noyée. C'était son cadavre que les flots avaient rejeté le lendemain.

Alors, il s'était senti fort embarrassé : qu'allait-il faire de l'enfant ?

Fred Blake n'était point un sentimental. Son premier mouvement avait été de l'abandonner à la charité publique.

Puis il avait réfléchi qu'il pourrait peut-être rendre la petite à son père, moyennant une forte rançon.

Cette solution lui avait ouvert aussitôt les yeux sur une opération plus profitable encore.

Il avait songé qu'un jour viendrait où, à la mort de Richard Morton, Betty pourrait revendiquer la moitié de l'héritage du riche industriel.

Jusqu'à là, qui l'empêcherait de la garder, de

lui cacher avec soin sa véritable identité, et de ne lui apprendre qui elle était réellement que lorsqu'elle aurait des droits à faire valoir sur une fortune qu'il comptait bien s'approprier ?

Officiellement, tous les passagers du *Magnolia* avaient péri. Il ne protesta pas. Le croyant mort, la police cesserait de s'occuper de lui, en jugeant la société débarrassée. Il pourrait recommencer ses exploits en marge du code, bien tranquillement, avec l'expérience qu'il avait acquise jusque-là.

Ce qu'avait été l'éducation de la malheureuse enfant, il est facile de le deviner : disons seulement qu'il en avait fait son associée et sa complice.

Mais vingt ans avaient également passé sur sa tête depuis la catastrophe du *Magnolia*.

Ce n'était plus, aujourd'hui, l'élégant aventurier, avec sa moustache conquérante, qui avait séduit Doris.

Ses tempes avaient grisonné, ses joues s'étaient creusées, ses yeux avaient perdu leur éclat brillant. Du temps passé, il n'avait conservé, au physique, que son visage énergique et, au moral, que son audace peu ordinaire et son absence de scrupule.

Tandis qu'étendue sur son canapé, Betty achevait voluptueusement sa cigarette, il apparut à la porte du boudoir, en smoking à demi-caché par un macfarlane.

— Eh bien ! lui demanda-t-il d'une voix brève, où en es-tu avec ton Robinson ?

Elle partit d'un rire strident, et lançant en l'air une bouffée de fumée :

— Ça va ! gouailla-t-elle... il mord de plus en plus à l'amorce... Il vient de me téléphoner... je l'attends d'un instant à l'autre ..

Archibald Robinson ancien courtier d'assurances maritimes, était demeuré, malgré ses soixante ans, un coureur de jupes endiable.

Il gaspillait une fortune rondelette, amassée par près d'un demi-siècle de labeur opiniâtre, avec les conquêtes passagères que lui valait sa réputation bien établie d'homme riche et généreux.

Il avait rencontré Betty par hasard et était tombé immédiatement amoureux de la jolie fille.

Celle-ci, conseillée par Fred, n'avait eu garde de le décourager. Elle le tenait en haleine, l'enfermant de plus en plus pour donner à son complice le temps de mener à bien la supercherie scélérate qu'il avait imaginée à son encontre.

— C'est parfait ! approuva Fred avec satisfaction... il faut que je rejoigne Jim... il a à me parler d'une affaire qui pourrait être intéressante... dans un quart d'heure, je serai de retour... Arrange-toi pour garder Robinson jusque-là..

— Sois sans crainte...

Elle était sans doute au courant déjà des intentions de son associé et du rôle qu'elle aurait à jouer, car elle ne lui posa aucune question et se contenta d'ajouter :

— Ne t'attarde pas trop...

Cinq minutes ne s'étaient point écoulées, depuis le départ de Blake, qu'Archibald Robin-

son faisait son entrée dans le boudoir, le visage animé et le regard conquérant.

— Bonjour, toute belle ! s'exclama-t-il, en couvrant de baisers éperdus la main que lui tendait son hôtesse... laissez-moi commencer, avant de vous dire comme vous êtes jolie aujourd'hui, par vous remercier d'avoir bien voulu me recevoir chez vous...

— Asseyez-vous près de moi, M. Robinson, lui répondit-elle gracieusement... et apprenez-moi ce qui me vaut le plaisir de votre visite...

— Une proposition charmante... une toute petite proposition que j'ai à vous soumettre...

Elle l'enveloppa d'un regard ensorceleur qui le fit frissonner tout entier :

— Je vous écoute...

— Voilà, ma divine... Que diriez-vous si je vous offrais de faire une fugue à Cuba ?... c'est une excursion délicieuse... le pays est agréable... nous nous amuserions comme des fous... j'ai cinq mille dollars qui ne demandent rien à personne et que nous emploierions à cela...

— Vous êtes un galant homme, je le sais... aussi, en principe, je ne refuse pas... laissez-moi seulement réfléchir jusqu'à demain...

Il ne douta point de la victoire et, couvrant ses doigts roses de baisers plus ardents encore :

— Voulez-vous qu'aujourd'hui, en attendant, je vous emmène prendre le thé ?...

Betty jeta un coup d'œil vers la pendule. Un quart d'heure s'était écoulé depuis le départ de Fred. Il devait être de retour.

— Volontiers, répondit-elle en souriant... mais donnez-moi le temps de passer une robe et de mettre un chapeau...

— Faites, exquise créature !...

Et elle gagna sa chambre, tandis que le vieil amoureux, se frottant les mains, esquissait un sifflement joyeux en fredonnant un air de *Faust* qu'il avait entendu la veille au *Metropolitan* :

*A moi les plaisirs
Les folles ivresses !...*

Cinq minutes plus tard, Betty réapparaissait. Elle avait revêtu une toilette de ville qui mettait en valeur sa taille souple et élégante. Un grand chapeau garni de plumes encadrait son visage à l'ovale très pur.

— Que vous êtes belle ! s'exclama Archibald avec admiration... et maintenant, en route !...

Mais, comme il se retournait, il demeura cloué de stupeur.

Sur le seuil de la porte se tenait Fred Blacke, immobile et grave comme la statue du commandeur, un browning à la main.

— Mon père ! balbutia Betty, feignant la plus vive terreur et s'effondrant sur le canapé.

— Allons, dit Fred d'un ton menaçant, j'arrive à temps !... Vous vous prépariez, sans doute, Monsieur, à enlever ma fille !...

Archibald Robinson avait trop l'expérience de la vie pour ne pas comprendre immédiatement, qu'il avait donné tête baissée dans un piège adroitement ourdi.

Dans ces conditions-là, le mieux était de

s'arranger sans retard avec le maître-chanteur et de s'exécuter.

— C'est bien ! dit-il simplement... Je suis dans mon tort... Réglons pacifiquement cette petite affaire... Combien voulez-vous ?...

Tout en parlant, il avait tiré son portefeuille, et, y prenant un paquet de bank-notes :

— Mille dollars ? proposa-t-il...

Mais, d'un bond, Fred s'était élancé vers lui, lui arrachant toute la liasse des mains et lui criant :

— Dégoûtant personnage !... Est-ce ainsi que vous tarifiez la réputation d'une honnête femme ?...

Et le bousculant violemment, sans que l'autre, ne se sentant point de force, essayât de résister, il le poussa vers la porte et le jeta dehors dévalisé et confus comme le renard de la fable qu'une poule aurait pris.

Alors, demeurés seuls, les deux complices se regardèrent et éclatèrent de rire.

— Ça lui apprendra ! conclut simplement Betty...

II. — Un hardi cambriolage.

Dans une rue voisine de celle où se déroulait cette aventure héroï-comique, se passait une scène d'un genre tout à fait différent.

Depuis quelques instants, un jeune apache, à mine patibulaire, se glissant avec précaution près des murailles, rôdait autour d'une villa de confortable apparenc.

Soudain, il jeta autour de lui un dernier regard. L'endroit était désert. Aucune silhouette de policeman ne se dessinait à l'horizon.

Alors, avec une agilité surprenante, il se mit à grimper le long du mur, se hissa à la force du poignet sur la véranda, puis, suivant avec adresse la gouttière, atteignit ainsi une fenêtre du premier étage.

Elle était à guillotine. Il lui fut donc facile de la pousser et il put sans peine pénétrer d'une enjambée dans la maison.

Ce malfaiteur n'était autre que Jim Barney, un des affiliés de la bande de Fred Blake qui, croyant le propriétaire de la villa absent, s'était introduit ainsi pour le cambrioler.

C'était un petit homme fluet et mince, doué d'une très grande souplesse qui lui permettait de passer partout. Il était aussi d'une extraordinaire force musculaire, et son visage pointu et sa mine fûtée lui avaient valu, non moins que ses qualités particulières, le surnom de « Rat ».

Le « Rat » croyait bien dans ce cambriolage hardi, perpétré en plein jour, n'avoir été aperçu par personne. Il se trompait cependant.

Il y avait, dans l'immeuble situé exactement en face de la villa qu'il s'appêtait à dévaliser, quelqu'un caché derrière les rideaux de tulle d'une fenêtre, qui n'avait pas perdu, depuis quelques instants, un seul de ses mouvements.

C'était Ralph Gordon.

Fils d'un riche businessman de l'Ohio, il était venu terminer ses études de droit à New-

York et avait trouvé, dans une rue paisible de Brooklyn, loin du tumulte de la grande cité, un agréable appartement où il s'était installé.

Grand, bien découplé, les traits énergiques, les yeux noirs, brillant d'une singulière volonté, son aspect était avenant et sympathique, et une longue habitude des sports lui donnait cette allure dégagée et élégante qui caractérise les races anglo-saxonnes.

C'était par hasard, quant au reste, que s'approchant de son window pour voir si les nuages, qui couraient dans le ciel depuis le matin, devenaient plus menaçants, il avait remarqué les manœuvres du « Rat ».

Il s'y était machinalement intéressé. Sa première pensée n'avait pas, d'ailleurs, été qu'il s'agissait d'un cambrioleur ; il avait cru simplement que c'était quelque couvreur au travail.

Mais, soudain, celui-ci apparut à la croisée, franchit d'un bond la balustrade, se laissa glisser le long de la gouttière et, ayant sauté sur le sol, prit ses jambes à son cou tandis que, derrière lui, surgissait le visage congestionné d'une vieille dame, criant de toutes ses forces, en levant les bras au ciel :

— Au voleur !... Arrêtez-le !...

Le « Rat » s'était trompé, la villa était habitée ce jour-là !

Ralph n'hésita pas. Si le cambrioleur était agile, il l'était aussi.

Il fit comme lui, de son côté. D'un mouvement brusque, il ouvrit sa fenêtre, se laissa tomber le long du chéneau, puis se lança incontinent à la poursuite du malfaiteur.

Ce fut une lutte de vitesse.

Sentant quelqu'un sur ses talons, le « Rat » dévala à fond de train et atteignit le tournant de la rue.

Un bar d'aspect assez interlope formait l'angle. Il s'y engouffra.

Sans doute devait-il y être connu. En entrant, il esquissa un signe rapide d'intelligence avec le tenancier debout derrière son comptoir. Puis, il s'assit tranquillement et commanda un bock.

Ralph n'avait pas perdu ses traces.

Le voyant brusquement disparaître, il hésita un instant. Mais il réfléchit aussitôt qu'il ne pouvait être que dans le bar. Il y pénétra à son tour.

Deux consommateurs étaient assis à une table, deux autres un peu plus loin, dans le fond de la salle, un cinquième, près de la porte. Lequel d'entre tous était l'individu qu'il cherchait ? Vainement, il essayait de le reconnaître.

Ce fut alors qu'il remarqua que l'un d'eux était essoufflé comme un homme qui a trop couru et s'efforce de reprendre haleine.

Sans hésiter, il se précipita vers lui, en criant : — Rends-moi ce que tu viens de voler, misérable, ou j'appelle la police !...

Le « Rat » ne perdit point contenance.

— J'ignore ce que vous voulez dire ! répliqua-t-il avec calme...

Sûr de ne pas se tromper, Ralph saisit le cambrioleur au collet, paralysa ses mouvements

avant que celui-ci ait eu le temps de prendre son browning, et le fouillant rapidement, sortit d'une de ses poches l'écrin à bijoux que l'autre avait dérobé.

Cependant, le « Rat » ne s'avouait pas vaincu pour cela. Quand il vit qu'il avait le dessous, il s'exclama, tout en continuant à se défendre :

— Il n'y a donc personne ici pour aider un brave garçon ?

Ce fut un mot magique. Les autres consommateurs comprirent qu'il était un des leurs et qu'ils devaient lui porter secours.

Se levant d'un bond, ils s'élancèrent sur Ralph. Mais ils avaient affaire à plus forte partie qu'ils ne le croyaient.

Leur adversaire était un remarquable boxeur. En quelques swings bien appliqués, il les mit knock-out les uns après les autres, au milieu des tables et des chaises renversées dans la lutte générale.

Tandis qu'ils se relevaient, l'air piteux, Ralph avait gagné la porte.

Le jeune homme se rendit aussitôt à la villa cambriolée, pour restituer à la vieille dame ses joyaux.

— Ah ! monsieur, comment vous remercier ? s'écria celle-ci avec émotion, en lui secouant les mains dans un vigoureux shake-hand...

— Je suis trop heureux d'avoir pu vous rendre service, répondit-il, en riant... Permettez-moi seulement, madame, de vous donner un petit conseil... Déposez donc plutôt vos bijoux dans le coffre de quelque banque !... Ils y seront plus en sûreté !...

Et sans vouloir accepter aucune récompense, il se retira.

III. — La grande idée de Blake

L'affaire dont Jim avait entretenu Fred Blake était fort intéressante. Il avait repéré à Riverside City une luxueuse villa dont le propriétaire faisait tous les jours une excursion avec sa fille, en auto.

Aussitôt que celle-ci avait disparu, le valet de chambre sortait à son tour et allait retrouver, dans un bar voisin, des camarades, avec lesquels il jouait jusqu'au retour de ses maîtres.

Poussant plus loin encore ses investigations, Jim s'était rendu compte que la femme de chambre, au lieu de rester à coudre dans la lingerie, descendait, de son côté, à la cuisine, au sous-sol, où elle restait à bavarder avec le cordon bleu.

La villa était donc, en quelque sorte, déserte, et il était facile, en passant par la porte de derrière, après avoir sauté le mur peu élevé du jardin, d'y pénétrer sans être vu. Blake décida de tenter l'aventure.

Les cinq mille dollars arrachés à Archibald avaient fondu, en effet, en quelques jours, entre ses doigts. Dettes criardes, toilettes de Betty, pertes de jeu. La jeune femme réclamait impérieusement de l'argent. Il n'y avait pas à reculer. Le gentleman-cambrioleur prit ses dispositions

Ce jour-là, comme il faisait un après-midi superbe, M. Morton proposa à sa fille de faire une promenade en auto, sur les bords de l'Hudson.

— Volontiers, père, acquiesça-t-elle... Mais ce que je vous demande, c'est d'être de retour à New-York pour le thé d'Annie Lewell... Je lui ai promis d'y assister...

Il caressa doucement les joues rosées de la jeune fille et promit en souriant :

— Tu y seras, ma chérie ; nous rentrerons plus tôt que de coutume, voilà tout...

L'auto ne s'était pas éloignée que le maître d'hôtel allait trouver la femme de chambre et lui disait :

— Jenny, je sors... Si, par hasard, monsieur

fort, ni argent, ni valeurs, ne jugeait pas utile de se servir de la combinaison à secret.

Fred fouilla rapidement. La première chose dont il s'empara fut une grande enveloppe. Et alors, en y jetant les yeux, il eut un sursaut, et retint, avec peine, un cri de stupeur. Elle portait, en guise d'inscription :

« Ceci est mon testament.
« Richard MORTON. »

Richard Morton !... l'homme dont, vingt ans plus tôt, il avait enlevé la femme !... Le père de Betty !...

Il pensa s'être trompé, et regarda plus attentivement la signature.



Fred Blake, le "Rat" et Ralph Gordon

rentrait en mon absence et me demandait, vous lui diriez que je fais une course pour la maison...

Elle se mit à rire :

— C'est entendu, John...

Et elle s'en fut, elle aussi, aussitôt, au sous-sol, retrouver la cuisinière...

Renseigné par son complice Jim, Fred Blake put ainsi, sans être vu, pénétrer dans la villa de M. Morton, demeurée sans surveillance.

Il s'orienta de son mieux, traversa sans bruit l'antichambre et gagna le bureau de l'industriel.

La première chose qui frappa son regard investigateur, fut le coffre-fort ; il se dirigea vers lui.

Il prit, dans sa poche, un petit trousseau, y choisit un crochet d'acier, et se mit en devoir d'attaquer la serrure. Celle-ci céda sans difficulté, M. Morton ne conservant, dans son coffre-

— Oh ! balbutia-t-il enfin, quel extraordinaire hasard !... Le mari de Doris ! Est-ce possible ?...

L'enveloppe n'était point cachetée. Sans doute, M. Morton se réservait-il de compléter peu à peu ses dispositions dernières.

Sans hésiter, il l'ouvrit, retira le papier qu'elle contenait, le déplia, en lut d'un coup d'œil rapide les premières lignes :

« A part quelques dons en faveur de vieux serviteurs, et dont on trouvera plus loin le détail, je lègue tous mes biens à ma fille Maud, ma seule héritière, puisque sa sœur jumelle Betty a péri dans l'affreuse catastrophe du Magnolia... »

A ce moment, le son d'une trompe le fit tressaillir. Une auto s'arrêtait devant le perron de la villa.

DEUXIÈME PARTIE

L'Inutile Alibi

I. — Une arrestation mouvementée

Ralph Gordon avait vite oublié l'aventure mouvementée à laquelle il avait été mêlé et s'était remis, d'arrache-pied, au travail, quand un incident, en apparence inoffensif, vint soudain bouleverser son existence tranquille et laborieuse.

Comme, se promenant à River-Side City, il passait devant la villa des Morton, Maud descendait prestement d'auto et traversait le trottoir pour rentrer chez elle.

Ralph dut s'arrêter pour la laisser passer. Mais il avait eu le temps de la voir, et la jeune fille avait produit en lui une impression ineffaçable.

Sa silhouette élégante, ses cheveux blonds, bouclant sous les larges ailes de son chapeau rose, la finesse de ses traits, tout le charme enfin qui se dégageait de sa personne n'étaient point, depuis, sortis de son esprit.

— Serais-je amoureux de cette délicieuse créature ? se demanda-t-il... Folie !... Je ne sais pas son nom, ni qui elle est !... Elle ne m'a, certainement, pas même remarqué... Alors, à quoi bon ?.. Allons, conclut-il, oublions tout cela et mettons-nous au travail sagement...

Mais ses efforts furent vains. Il ne pouvait s'empêcher de songer à l'adorable vision d'un moment, au rayon de soleil qui avait ébloui ses yeux. Et, presque malgré lui, il retourna à River-Side.

Hélas ! Il n'eut pas la joie de rencontrer de nouveau la jeune fille et dut reprendre, tout attristé, le chemin de Brooklyn.

Pendant qu'il revenait ainsi, ruminant mille projets dans son esprit pour revoir l'inconnue, il se passait une scène inattendue dans l'appartement qu'occupait Fred Blake, dans une rue voisine de la sienne.

Archibald Robinson n'avait pas accepté sa mésaventure. Délesté de ses banknotes, roué de coups, son premier émoi passé, il était tout simplement allé conter à la police, le chantage dont il avait été victime.

Les deux personnages n'y étaient pas des inconnus.

Le commissaire décida de procéder sur-le-champ, à leur arrestation, et mit à la disposition de l'incorrigible vieux marcheur deux détectives.

Fred et Betty furent surpris de leur arrivée. Ils ne croyaient point que le vieillard aurait l'audace de porter plainte contre eux. Les entôleuses protégées par la crainte du ridicule, jouissent généralement de l'impunité. Mais Archibald avait ses banknotes sur le cœur.

— Voilà l'individu, déclara-t-il, en désignant Fred, qui, sous la menace de son revolver, m'a dépouillé de mon argent !

L'aventurier n'était pas homme à se laisser arrêter aussi facilement ! Il se débattait furieusement. Pourtant, il eut le dessous, et les menottes allaient lui être passées, ainsi qu'à sa complice, quand, tout à coup, la scène changea.

Jim et le « Rat », venus par hasard chez leur chef, étaient apparus sur le champ de bataille et, en voyant le danger qu'il courait, entraient dans la danse, sans hésitation.

C'étaient deux gaillards solides.

Les policiers s'effondrèrent sur le sol, à demi-assommés, tandis que le malheureux Robinson, la mâchoire décrochée par un swing vigoureux et crachant ses dernières dents, allait rouler, en gémissant, dans un coin de la pièce.

Profitant de ce moment de désarroi, la bande s'envola, sans demander son reste.

Betty, de son côté, dévalant à toute vitesse à travers les rues, arriva ainsi dans celle qu'habitait Ralph.

Soudain, le souffle lui manqua. Elle sentit ses jambes se dérober sous elle, et serait tombée si celui-ci, à cet instant précis, ne s'était trouvé, providentiellement, devant la porte même de l'immeuble où il habitait, pour la recevoir dans ses bras ouverts.

— Au nom du ciel, monsieur, s'écria-t-elle en s'y précipitant, sauvez-moi !...

Il lui répondit par un cri de stupeur.

Cette jeune fille, qui semblait choir brusquement du ciel, c'était celle qu'il avait rencontrée à River-Side, celle qu'il ne pouvait oublier et qu'il avait vainement essayé de revoir.

Il était la première victime de cette invraisemblable ressemblance entre les deux sœurs.

Tout en se félicitant intérieurement de l'heureux hasard qui mettait la belle inconnue sur sa route d'une façon si inespérée, il la prit dans ses bras robustes, l'enleva comme une plume, gravit en courant les marches de son escalier et la déposa avec précaution sur le canapé de son salon.

Il s'assit près d'elle, sans lui parler, d'abord, pour la laisser se remettre un peu, mais il la contemplant avec une admiration qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

— Ah ça ! mademoiselle, interrogea-t-il enfin, avec un intérêt sincère, que vous est-il arrivé ?

— Excusez-moi, répondit-elle, en reprenant haleine, de la peine que je vous donne... mais voilà... je traversais la rue quand j'ai été abordée par un individu à l'allure louche... j'ai eu peur... je me suis sauvée... et mon émotion a été si forte que je me trouvais mal quand vous êtes si aimablement intervenu... Comment vous remercier ?...

Il lui prit doucement les mains :

— Tranquillisez-vous, lui dit-il... Vous êtes en sécurité ici... Quant à moi, je suis presque tenté de bénir ce petit incident, puisqu'il me permet de vous offrir l'hospitalité quelques minutes...

On frappa à la porte, soudain.

C'était son domestique qui venait le prévenir que quelqu'un désirait lui parler.

— Ce monsieur a-t-il dit son nom ? demanda-t-il de l'autre côté de la porte, très contrarié d'être dérangé pendant ce tête-à-tête.

L'autre répondit :

— C'est Mister Harding.

— Georges Harding ! répéta-t-il, qu'il m'attende !... J'y vais !...

Et, se tournant avec regret vers la jeune fille, toujours étendue.

— Mademoiselle, fit-il, c'est un de mes amis, de passage à New-York... Il m'est impossible de ne pas le recevoir... Excusez-moi de vous quitter un instant, mais je vous en prie, considérez-vous comme chez vous, et reposez-vous bien à votre aise en mon absence...

Il gagna son cabinet de travail, qu'une simple tenture séparait du salon. Il la baissa et donna l'ordre d'introduire le visiteur. Il ne se doutait guère qu'à ce moment précis, la jolie habitante de River-Side, qu'il croyait étendue sur son canapé, offrait un thé à ses amis, et que le jeune Douglas, qui, depuis plusieurs mois, la courtisait assidûment, la suppliant de « s'engager » avec lui, soupirait à son oreille, avec un trémolo dans la voix :

— Miss Morton, voilà la onzième fois que je vous déclare que je vous aime et vous ne m'accordez pas encore votre main !...

— Onze fois déjà, s'écria Maud en riant d'un air moqueur, en êtes-vous sûr ?

Sans se laisser démonter par le ton narquois de son hôtesse, Douglas, avec le plus grand sérieux, sortit de sa poche un calepin, et répartit, en lui montrant :

— Il est impossible que je me trompe, car je note tout sur ce carnet !...

II. — Dix mille dollars qui tombent

Georges Harding était un ami d'enfance de Ralph.

Du même âge, élevés dans le même collège de l'Ohio, quand il s'était agi de choisir une carrière, ils avaient pris chacun une route différente.

Ralph avait fait ses études de droit ; Georges s'était lancé dans l'industrie ; mais cela ne l'empêchait pas, quand ses affaires l'appelaient à New-York, de pousser jusqu'à Brooklyn, et les deux anciens camarades se retrouvaient toujours avec le même plaisir.

— Je suis ici pour quelques jours, expliqua Harding, et j'ai pensé qu'une fois de plus, tu ne me refuserais pas l'hospitalité ?

Pour toute réponse, Ralph sonna son valet de chambre :

— Patrick, prenez la valise et la couverture de voyage de monsieur, ordonna-t-il, et portez-les dans la chambre d'amis...

— Mais, objecta le voyageur, je te dérange peut-être ?... Tu n'es pas seul ?...

L'autre se mit à rire et, confidentiellement :

— Il m'arrive une aventure extraordinaire, mon cher !...

Il la lui conta en quelques mots rapides, puis ajouta :

— Maintenant, apprends-moi le motif de ton séjour à New-York...

— C'est excessivement simple... je suis venu pour réaliser des valeurs... dix mille dollars environ, dont j'ai besoin pour acheter des instruments aratoires...

Ralph lui frappa amicalement sur l'épaule

— À cette heure-ci, les banques sont fermées !... Si tu m'en crois, tu serreras tes valeurs dans mon coffre... ce sera plus prudent que de les porter sur toi !...

— C'est bien ce que je comptais faire, et j'allais justement te demander également, pour elles, l'hospitalité !...

Tandis qu'ils continuaient à causer, évoquant

Betty, aussitôt, se livra à une rapide pantomime de doigts.

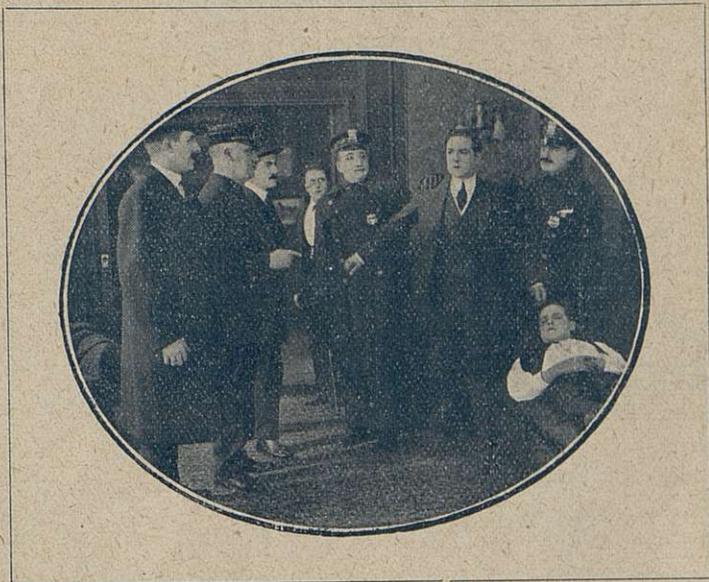
Quelqu'un qui eût connu le langage des sourds-muets eût facilement compris ce qu'elle lui disait :

— Ici, dans coffre, dix mille dollars titres...

Fred fit signe qu'il avait compris. Alors, elle reprit sa position sur le canapé. Il était temps.

La portière se soulevait, Ralph revenait vers elle, avec un sourire aimable :

— Je suis maintenant, lui dit-il, entièrement à votre disposition, mademoiselle... et je vais vous reconduire jusqu'à votre demeure si comme je l'espère, vous vous sentez assez remise pour partir.



— Je suis obligé de vous arrêter !..

quelques souvenirs anciens, la portière s'était légèrement soulevée sans que, lui tournant le dos, ils s'en aperçussent.

Betty s'était levée et, s'approchant sans bruit, avait entendu toute cette conversation.

Le renseignement était précieux. Mais il fallait commencer par brûler la politesse à son hôte. Machinalement elle alla à la fenêtre. Peut-être trouverait-elle une occasion pour s'évader par là ?

Soudain, elle poussa un cri étouffé. Elle venait d'apercevoir Fred qui se dissimulait de son mieux dans l'angle de la porte de la villa située en face d'elle, de l'autre côté de la rue.

Il avait échappé aux policemen en se sauvant par les sous-sols de l'immeuble, et s'était réfugié là, guettant le moment favorable pour s'enfuir sans risquer de retomber dans leurs jambes.

Il aperçut sa complice avec joie ; elle était saine et sauve, elle aussi !

— Oh ! protesta-t-elle, ne vous donnez pas cette peine... je suis tout à fait bien... faites-moi simplement chercher un taxi...

— Non... non, insista-t-il, je vous accompagnerai...

Et se mettant à rire, d'un air entendu :

— Je vais vous surprendre, mademoiselle, mais vous n'avez pas besoin de me donner votre adresse... je sais parfaitement où vous habitez !...

Et comme elle le regardait, non sans un léger malaise.

— Oh ! ajouta-t-il avec humeur, il n'y a rien de sorcier là-dedans... En passant, l'autre jour, à River Side, je vous ai aperçue rentrant chez vous... Il faut avouer, ajouta-t-il d'un air galant, que lorsqu'on vous a vue une fois, il n'est plus facile de vous oublier !...

Demander des explications, poser des questions parut imprudent à la jeune fille. Il était préférable de laisser son compagnon dans l'er-

reur. Elle trouverait bien le moyen de lui fausser compagnie en route.

— Puisque vous y tenez tant ! murmura-t-elle simplement...

Ils descendirent, Ralph héla un taxi, jeta l'adresse de la jeune fille. Et tandis que l'auto roulait à toute allure vers River Side :

— Mademoiselle, lui dit-il tout troublé encore des incidents inattendus qui les avaient mis ainsi en présence, je ne voudrais pas qu'une pareille rencontre n'eût pas de suite. Ne puis-je pas espérer vous revoir ?...



— Vous faites erreur, Monsieur... c'est la première fois que je vous vois !..

— Certainement, répondit-elle, sans sourcilier. Quand vous passerez devant la maison, montez me dire bonjour, vous me ferez plaisir !..

— Je n'y manquerai pas ! s'écria-t-il, vibrant d'une joie qu'il parvenait mal à dissimuler.

— Je voudrais seulement, monsieur, pour aujourd'hui, vous demander quelque chose... Faites arrêter la voiture un peu avant d'arriver chez moi et laissez-moi descendre seule... Si on nous voyait ensemble, je risquerais d'être compromise... et je préfère expliquer auparavant à mon père ce qui s'est passé...

— C'est entendu ! promit-il, en posant tendrement ses lèvres sur la petite main qu'elle lui tendait en souriant.

La fine mouche savait bien ce qu'elle faisait.

Quand l'auto eut stoppé, elle descendit lestement, marcha d'un pas tranquille devant elle, comme si elle regagnait sa villa, tandis que son compagnon reprenait sa route, sans regarder derrière lui, par discrétion.

— Quel nigaud ! s'exclama-t-elle, en le voyant s'éloigner. Mais où diable est-il allé prendre que je demeure à River-Side ?...

... De son point d'observation, cependant, Fred avait vu sa complice s'éloigner avec le jeune homme.

C'était le moment d'agir. Il traversa la rue,

pénétra dans l'immeuble, monta l'escalier quatre à quatre et, ayant fracturé la porte, entra dans l'appartement.

Il croyait le trouver vide. Aussi sa stupéfaction fut-elle profonde en apercevant tout à coup, devant lui, Georges Harding en train de compter ses valeurs avant de les placer dans le coffre-fort.

Son sang ne fit qu'un tour. Mais il était trop tard pour battre en retraite. Il comprit le danger : que l'autre appelât, criât au secours, il était pris.

Alors, il n'hésita point. Il le devança. Il s'élança sur lui pour le saisir à la gorge.

Mais il avait affaire à un gaillard solide.

La lutte fut rude. Des chaises furent bousculées. Un réveille-matin placé sur la table alla rouler sur le sol.

Tout à coup, Fred sentit qu'il allait avoir le dessous. Il perdit la tête, et vit rouge.

Il saisit sur la cheminée un stylet aiguisé, qui servait à Ralph de coupe-papier, et d'un geste inconscient, le plongea dans le dos de son adversaire.

Celui-ci s'effondra dans une mare de sang, sans pousser un cri.

Fred ne perdit pas de temps. D'un tour de main, il attrapa les valeurs, les glissa dans sa poche, et gagna la porte sans tourner la tête.

Une demi-heure plus tard, n'osant rentrer chez lui où la police devait avoir établi une surveillance, il pénétrait dans la chambre de l'hôtel borgne où habitaient Jim et Barney et se laissait tomber avec accablement sur une chaise.

— Ah ! ça, patron, s'écria le « Rat » en voyant sa mine décontenancée et les grosses gouttes de sueur qui perlaient à son front, en v'la un air !... Qu'y a-t-il ?...

Dans un souffle, il répondit :

— Une vilaine histoire, mes amis... j'ai eu affaire à un costaud et j'ai dû employer « les grands moyens »...

Voler semblait tout naturel à l'aventurier. Mais assassiner, c'était autre chose.

Cela pouvait le mener tout droit à la chaise d'électrocution. Et à cette pensée, Fred Blacke faisait une grimace significative...

VI. — L'Enquête

Ralph, cependant, revenait à Brooklyn, enchanté : pour une fois, le hasard avait bien fait les choses !

Non seulement, il avait retrouvé l'adorable jeune fille qui avait tout à coup éclairé sa vie de l'auréole lumineuse de ses cheveux blonds, mais encore, il avait eu le bonheur inespéré de lui rendre service et de mériter sa reconnaissance.

C'était un horizon radieux qui s'ouvrait devant lui.

Il monta son escalier d'un pas léger, mais fut tout étonné, en arrivant à la porte de son appartement, de la trouver ouverte.

Sa surprise devait se changer en stupeur quand, en entrant dans le salon, il aperçut le corps de son ami étendu sur le parquet et baignant dans son sang.

Il le secoua, le souleva, tout en appelant au secours :

— Patrick !..

Le valet de chambre accourut.

— Aidez-moi tout d'abord à mettre M. Harding sur le canapé... maintenant, allez vite... un médecin !.. la police !..

L'autre s'empessa d'obéir, tandis que Ralph essayait vainement de faire reprendre connaissance au malheureux.

Cinq minutes ne s'étaient point écoulées que plusieurs détectives pénétraient dans la pièce, suivis d'un docteur.

Comme Ralph leur expliquait ce qui s'était passé, Harding ouvrit tout à coup les yeux ; un

des agents se pencha sur lui, se hâtant de l'interroger :

— Qui vous a assassiné ?.. Pouvez-vous le dire ?...

Un soubresaut agita le moribond ; ses lèvres remuèrent.

Et il prononça d'une voix éteinte :

— Ralph !.. Ralph !..

Mais c'était là un effort suprême. Il laissa aussitôt après retomber sa tête en avant. Il était mort.

Tandis que le médecin plaçait son oreille sur son cœur pour s'assurer qu'il avait bien cessé de battre, le chef de la police mit la main sur l'épaule de Ralph.

— Vous avez entendu, monsieur, dit-il gravement. Cet homme vous a nettement accusé... je suis obligé de vous arrêter !..

— Moi ? protesta Ralph, abasourdi... moi, l'assassin de Georges ? Mais c'est fou, cela !.. c'est insensé !.. Pour quel motif l'aurais-je tué ?... Il n'a pas voulu m'accuser !..

Pour toute réponse, le détective se tourna vers Patrick, qui assistait, immobile, à cette scène dramatique :

— Personne, à votre connaissance, lui demanda-t-il, n'est entré ici ?... Il n'y avait bien que votre maître avec son ami ?...

— Oui, monsieur, répondit le valet de chambre, de la meilleure foi du monde, ignorant la sortie de Ralph et la présence de Betty.

— C'est bien !.. Vous expliquerez tout cela au juge, monsieur !..

A ce moment, un des agents aperçut le réveille-matin, qui avait roulé sous un meuble.

Il le ramassa et regarda le cadran :

— Il est probablement tombé au cours de la lutte et s'est arrêté... il nous fixera sur l'heure du crime !..

— Il proclamera mon innocence ! s'écria le jeune homme, dont le visage s'éclaira aussitôt. A cette heure-là, j'étais à River-Side, occupé à reconduire une jeune fille chez elle... Conduisez-moi auprès d'elle... c'est une chose que vous ne pouvez pas me refuser !..

Les policemen se consultèrent du regard. L'alibi était, en effet, trop important pour l'accusé pour qu'on ne lui accordât point ce qu'il demandait.

— Soit ! acquiesça le chef...

— Prenons un taxi, proposa Ralph, tout rasséréné, vous verrez bien !..

Un quart d'heure plus tard, ils s'arrêtaient devant la villa de M. Morton.

L'industriel, qui lisait tranquillement, dans son cabinet de travail, ne fut pas médiocrement surpris d'apprendre que des agents et un gentleman, dont il n'avait jamais entendu parler, désiraient être reçus immédiatement.

Il posa, d'un air résigné, son livre sur son bureau et, se levant pour les recevoir, attendit que son domestique eût introduit es nouveaux venus.

— Monsieur, s'écria Ralph, en s'élançant vers lui, excusez-nous de vous déranger ainsi, mais

il s'agit de mon honneur... Je suis accusé du plus abominable des crimes... et c'est chez vous que nous venons chercher la preuve que je n'en suis pas l'auteur !...

Tandis qu'un des détectives le mettait rapidement au courant des événements dramatiques qui venaient de se passer, M. Morton regardait le jeune homme avec stupéfaction, en s'efforçant en vain de se rappeler qui il était. Mais ses traits ne lui disaient absolument rien.

— Monsieur, protesta-t-il, je ne vois pas bien comment...

— C'est votre fille, reprit Ralph avec force, qui témoignera de mon innocence... Je vous supplie d'avoir l'obligeance de la faire venir...

M. Morton pressa le bouton d'une sonnette. Un serviteur parut.

— John, dit-il, allez dire à miss Maud que je

désire qu'elle descende, tout de suite, me retrouver ici.

Quelques secondes plus tard, la jeune fille entra toute souriante, enveloppant les assistants de ses grands yeux interrogateurs.

— Vous m'appellez, père ? demanda-t-elle.

— Mademoiselle, dit Ralph, avec une émotion qui faisait trembler sa voix, d'un mot vous pouvez me sauver !... Est-il exact que j'ai eu l'honneur, tout à l'heure, de vous recueillir défaillante, dans une rue de Brooklyn, quand vous avez échappé à un malotru, et de vous reconduire jusqu'à la porte de votre villa ?...

Maud regarda le jeune homme avec étonnement. Elle semblait se demander si elle n'avait pas affaire à un fou.

Et elle répondit avec calme :

— Vous faites erreur, monsieur... C'est la première fois que je vous vois...



— Eh bien, lui demanda-t-il d'une voix brève, où en es-tu avec le Robinson ?

Au 2^e épisode : LE PLONGEON FANTASTIQUE

Comment l'Abonnement à Cinémagazine est GRATUIT

Jusqu'au 15 Mai, tout abonné à CINÉMAGAZINE peut nous demander, sous certaines conditions, le remboursement du montant de son abonnement ou choisir dans la liste des primes gratuites, publiée et mise à jour chaque semaine, celle qui lui convient.

Ainsi, un abonné d'un an (France) a le droit de choisir une **PRIME GRATUITE D'UNE VALEUR DE 40 FRANCS**. Un abonnement de six mois permet de choisir pour 22 francs de primes gratuites. Dans le prix de l'abonnement Etranger, les frais d'affranchissement figurent pour une part importante ; le remboursement des abonnements de cette catégorie ne peut donc dépasser respectivement 40 francs (par an) ou 22 francs (6 mois). *Les frais de port et d'emballage sont à la charge des destinataires.*

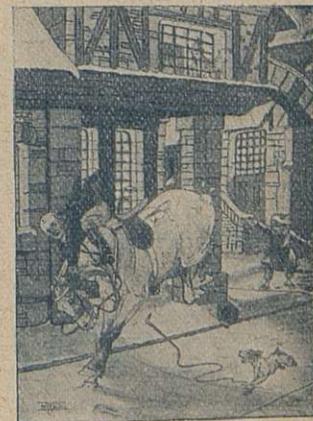
Chaque abonné à CINÉMAGAZINE peut choisir :



1^o (Un an) : vingt lignes de publicité aux *Petites Annonces*. A utiliser, en une ou plusieurs fois. (6 mois : onze lignes) ;

2^o (Un an) : Deux Gravures de grand luxe (35×46) LA BOULE DE NEIGE. Valeur 40 francs (Frais d'envoi recommandé, un franc).

3^o Coffrets de parfumerie fine (contenant crème, poudre, savon et bikohol, valeur réelle 40 francs (frais d'expédition et d'emballage 1 fr. 75).



4^o Enfin tout abonné qui, dans le délai de trois mois, nous enverra 5 abonnements d'un an ou 10 abonnements de six mois, aura droit à un abonnement gratuit d'un an, ou au remboursement du prix de son abonnement, s'il l'a versé déjà.

En aucun cas, l'abonnement remboursé en espèces ou par le service du journal ne saurait donner droit aux autres primes de remboursement.

En outre, tous nos abonnés peuvent recevoir, sur leur demande, une carte à demi-tarif pour l'Artistic-Cinéma, 61, rue de Douai, Paris (9^e).

Dans un prochain numéro, nous indiquerons également quels sont les cinémas pour lesquels nous pourrions offrir en remboursement d'abonnements, des places de loge ou d'orchestre.

Successivement, nous ajouterons à notre liste des articles de bijouterie, maroquinerie, orfèvrerie, etc... parmi lesquels nos abonnés n'auront que l'embarras du choix.

Le sacrifice que fait CINÉMAGAZINE en remboursant intégralement le montant des abonnements souscrits pendant les deux premiers mois de sa publication, constitue bien, pour les souscripteurs un avantage unique et réalise effectivement **L'ABONNEMENT GRATUIT**.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Monsieur l'Administrateur,

Veillez m'inscrire pour un abonnement d'un An ou de six Mois (1) à « CINÉMAGAZINE », hebdomadaire illustré.

Ci-inclus, la somme de (2)

Il est entendu que j'aurai le droit de choisir, en remboursement de mon abonnement, et quand il me plaira, une prime gratuite d'égale valeur, dans les listes que publiera « CINÉMAGAZINE ».

Nom et Prénoms

Profession

Adresse postale complète

A

, le

192

(Signature)

(1) Rayer celle des deux mentions qui ne convient pas.

(2) France : UN AN, 40 fr.; SIX MOIS, 22 fr.

Etranger : — 50 fr.; — 28 fr.

Les Petites Annonces de "CINÉMAGAZINE"

La ligne : DEUX FRANCS

IMITATION de vitraux anciens en papier vitrail. Collection unique de sujets **religieux et profanes**, exécutés dans les couleurs primitives.

MERVEILLEUX EFFETS DE COLORIS
Recommandé pour prise de vues cinéma. Catalogue illustré, 3 fr. Imitations de tapisseries.

RABION, décorateur, boul. de Courcelles, 128, Paris (17^e).
Téléphone : Wagram 58-43.

ON ACHÈTERAIT ou louerait local susceptible transformation en cinéma, Paris, Seine, Seine-et-Oise, quartier populaire. **Séguy**, 30, rue Pécel, Paris XV^e.

INSTALLATION pour ciné à vendre. **Pressé**.

Pour cause de santé on vendrait un terrain situé en pleine ville, *Station thermale de 1^{er} ordre dans l'Est*, sur lequel est installé un établissement ayant servi comme théâtre avec installation électrique, scène, décors, etc., superbe emplacement pour buvette, peu de frais, succès assuré à ciné, travail été et hiver. Ecrire **A.F.G. 75**, Bureau du Journal "CINEMAGAZINE", 3, rue Rossini, Paris (9^e), qui fera parvenir.

ACHAT Bons de la défense et titres non cotés, 53, F. Montmartre, (IX^e)
Banque Baumgarten.

AVENDRE, chef-lieu département, établissement en pleine prospérité, 800 places. 90.000 francs comptant. Intermédiaires s'abstenir. Ec. **H.V.** bureau du journal, A. n^o 7.

CAPITAUX p^r toutes entreprises cinématographiques intéressantes et sérieuses. Il ne sera répondu qu'aux demandes détaillées, exposant projets précis et indiquant références. **GERMAIN**, 232, Bureau du "CINEMAGAZINE".

ON DEMANDE Capitalistes s'intéressant à Cinéma en relief. Ecr. Administrateur du journal qui transmettra.

PUBLICITÉ

La publicité dans "CINÉMAGAZINE" est lue par tous ceux qui s'intéressent à un titre quelconque au Cinéma.

Le tirage considérable de "CINÉMAGAZINE" donne à cette publicité une valeur exceptionnelle.

TARIF 1921

PETITES ANNONCES (sur 3 colonnes) La ligne 2 fr.
Pages réservées à la publicité (sur 2 colonnes), sans garantie d'emplacement — 5 fr.
Bas de page. — 8 fr.
Prix spéciaux pour contrats importants, pages entières, encartages, pages de couverture et tirages en couleurs.

En raison de l'importance du tirage de "CINÉMAGAZINE" et des soins qu'il nécessite, les clichés ou textes de publicité doivent être fournis 12 jours au moins avant la date du numéro dans lequel ils doivent paraître.

Imp. LANG, BLANCHONG & C^{ie}, 7 rue Rochechouart, Paris.

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL.

Un grand Film Français

PATHÉ

éditera prochainement

Mlle de la Seiglière

D'après le célèbre Roman de Jules SANDEAU

.. Mis en scène par André ANTOINE ..

INTERPRÉTÉ PAR

M. Félix HUGUENET

Mme Huguette DUFLOS :-: Mme Catherine FONTENEY

M. ESCANDE et M. GRANVAL

De la Comédie-Française

M. MALAVIER

M. Saturnin FABRE

De l'Odéon

De la Porte-St-Martin

M. Charles LAMY :-:

M. Romuald JOUBÉ



LE GRAND JEU

Ce Numéro contient
le 1^{er} Episode complet

N° 1 — 21-28 Janvier 1921

Prix : Un Franc

Cinémagazine

Paraît tous les Vendredis



Pathe editeur

(Cicene Campbell, N.-Y.)

Anne LUTHER

La belle héroïne du "GRAND JEU".

Le Célèbre Roman-Cinéma de GUY DE TÉRAMOND dont "Cinémagazine" commence la publication